

ОКОМА



DEDICVCE



DÉDICACE

A

SOÏCHIRO MATSMOTO.

Sans vous j'ignorerais encore les aventures amoureuses, si étranges, de l'infortunée Okoma, car c'est pendant notre traversée de San-Francisco à Yokohama que j'ai lu avec vous, dans le texte même, ce roman célèbre au pays du Soleil levant.

A

SEIGO CRÏZUCA.

Reprenant avec moi ma version première de l'œuvre de Bakin, vous m'avez aidé à en fixer définitivement l'intrigue compliquée; en même temps vous me faisiez comprendre tout ce que le poëte japonais y avait dépensé d'originalité d'esprit et de profondeur de pensée.

A

YUSSAK YMAÏZOU MI,
MASSA AKIRA TOMII,
TADAZOUMI YAMATA.

L'histoire des religions est encore à faire. Vous y travaillez. Les mystérieuses beautés, le charme pénétrant, la morale austère du Bouddhisme, tout cela, dont on trouve des traces si vives dans « Okoma », vous me l'avez révélé et expliqué.

C'est donc grâce à vous, grâce à vos compatriotes, mes amis, que je puis aujourd'hui offrir au lecteur français une traduction abrégée de ce savoureux morceau de littérature exotique.

À tous, merci.

FÉLIX RÉGAMEY.

OKOMA

ROMAN JAPONAIS ILLUSTRÉ

PAR

FÉLIX RÉGAMEY

D'APRÈS

LE TEXTE DE TAKIZAVA-BAKĪN ET LES DESSINS DE CHIGUENOÏ



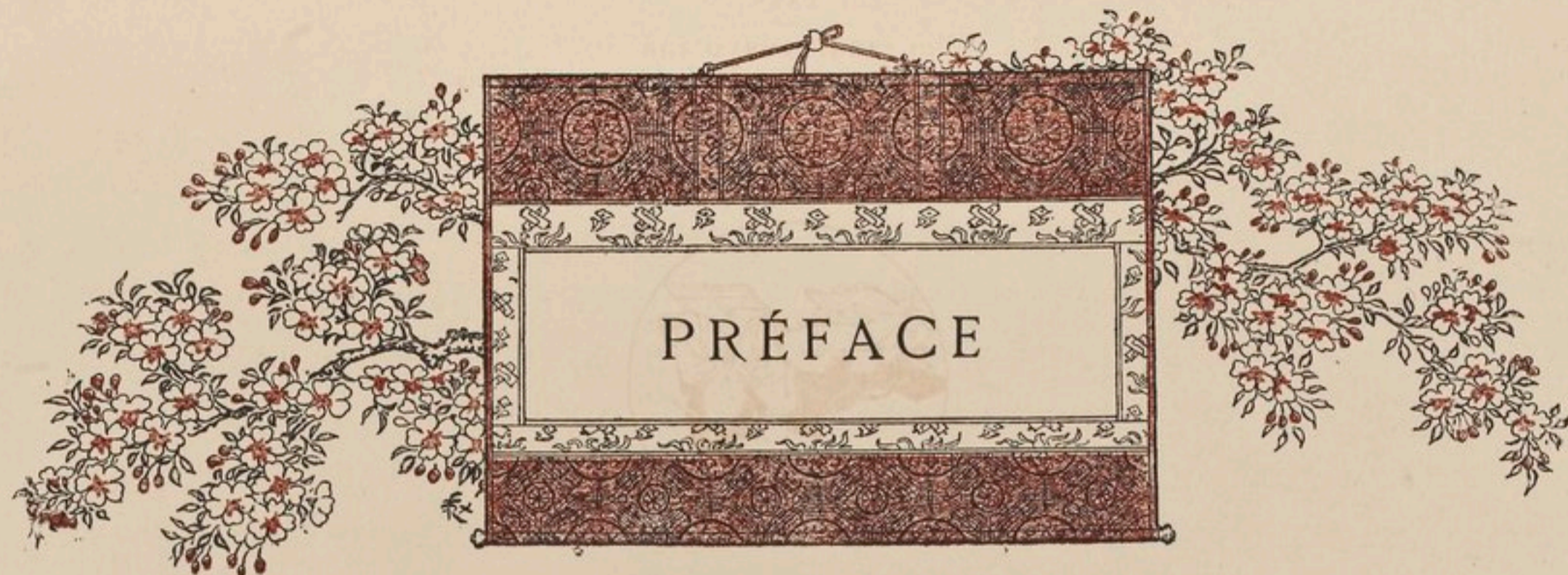
PARIS

E. PLON ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

1883

Tous droits réservés.

10083
72



NOTES.

Le titre de ce roman repose sur un jeu de mots japonais, impossible à traduire, ayant ce double sens : *Histoire d'une pièce de soie longue de quatre-vingts pieds, ou Récit de ce qui s'est passé jadis dans la province de Mino.* Nous y avons substitué *Okoma*, nous servant du nom de l'héroïne.

Matériellement, notre original se compose de dix brochures reliées en un seul volume, format couronne, contenant cent trente-huit feuillets.

Le feuillet est une feuille pliée en deux, dans sa hauteur, et dont les bords, parallèles à la pliure, forment le dos du vo-

Le Japon, qui nous a révélé dans toutes ses productions artistiques un goût d'une exquise délicatesse, pourrait bien nous réserver, du côté de sa littérature, des surprises de même ordre. Non que nous puissions espérer y rencontrer Platon, Shakespeare ou Voltaire, pas plus que nous n'avons trouvé dans les œuvres des artistes japonais les traces de Phidias ou de Michel-Ange. Mais, à un niveau moins relevé, le théâtre et le roman de ce peuple subitement dévoilé nous promettent déjà des jouissances littéraires où nous retrouverons le charme attachant qui caractérise ses objets d'art.

En cela comme en tout, les Japonais ont dépassé les Chinois, leurs initiateurs ; et tandis que ces derniers s'égareraient dans l'abus des détails et la recherche des complications, leurs élèves, devenus maîtres, trouvaient la simplicité, la clarté, l'harmonie, et inauguraient une école où la vigueur et l'éclat laissaient une large place à l'esprit et à l'émotion.

Takizava-Bakïn, l'auteur du roman dont on va lire un résumé, a été l'un des meilleurs littérateurs du commencement de ce siècle. Son vaste roman intitulé *Biographie des huit chiens* — titre étrange — n'a pas moins

lume : exactement le contraire de nos brochages.

Le pli n'est pas coupé; le feuillet reste double; il n'est imprimé que sur l'une et l'autre des surfaces extérieures, qui forment le verso et le recto. C'est bien dans cet ordre qu'il faut désigner les deux côtés du feuillet, puisque ce qui pour nous serait la dernière page du livre est là celle qui le commence.

Chaque page a son cadre. Entre la bordure de droite du recto et celle de gauche du verso, c'est-à-dire exactement dans le pli, se trouvent : 1° en haut, le titre de l'œuvre; 2° au milieu, le numéro de la page; 3° en bas, le nom de l'éditeur. Et le volume fermé, ces indications zèbrent la tranche, qu'elles agrémentent.

Les feuillets sont simplement cousus ensemble en même temps que la couverture de carton mince gaufrée.

Ce mode de brochage n'est possible qu'avec le papier particulier, si solide, que fabriquent les Japonais. Grâce à lui, leurs caractères si délicats et si complexes gardent à l'impression une finesse et une netteté irréprochables. Tous les tirages se font cepen-

de cent vingt volumes, et il est donné comme modèle dans les écoles, car non-seulement Bakin excelle à trouver des situations mouvementées et dramatiques, à dépeindre tous les sentiments de l'âme, à reproduire avec une finesse touchante les caractères des jeunes filles; mais sa phrase est alerte, puissante; son laconisme mène droit au but, et, semblable aux peintres du Japon qui savent trouver les traits rapides, simples, élégants, pour tout exprimer, il a le mot exact, la tournure harmonieuse, l'expression juste qui donne l'intensité du vrai.

Dans sa jeunesse, il étudia d'abord les sciences naturelles et fut très-étonné de ne pouvoir dépasser les connaissances de son professeur. Son esprit inventif ne pouvait s'accommoder de la routine empirique qui dirige les sciences orientales. Peut-être, s'il eût connu les lois de la chimie, s'il eût pu combiner ou séparer les corps comme il sut plus tard associer ou désassocier les personnages de ses livres, il eût fait du roman chimique et reconnu les situations dramatiques du laboratoire, il se serait intéressé à ces atomes que l'on poursuit, que l'on chasse, qu'on élimine pour les démasquer et les reconnaître, et ceux que l'on attire, que l'on fait passer de combinaisons en combinaisons pour les

amener à une forme déterminée et prévue; véritable transmigration de la matière dirigée par une force immuable. Mais les découvertes japonaises ne lui donnaient pas ces ressources.

Il se tourna du côté des lettres et y trouva sa voie. Malgré sa vive imagination, il était d'un tempérament indolent et s'était installé dans une bibliothèque dont il pouvait prendre et remettre les livres, au moyen d'une longue pincette, sans quitter sa place. Pour ne pas s'embrouiller au milieu des acteurs nombreux et des situations compliquées de ses ouvrages, il fabriquait de petites poupées qu'il attachait ensemble lorsqu'elles étaient mariées, qu'il éloignait dans un coin de la chambre lorsqu'elles étaient en voyage, qu'il mettait dans une boîte lorsqu'elles étaient mortes. De cette façon il ne courait pas le risque — comme cela est arrivé à plus d'un romancier moderne — de faire intervenir un héros qu'il avait déjà tué dans un chapitre précédent.

On raconte qu'un jour, perplexe au sujet d'un personnage qui le gênait et qu'il hésitait pourtant à supprimer, il s'écria tout haut en remuant ses poupées :

— Enfin, celui-là, faut-il le tuer ou le laisser vivre?

Un brave marchand qui venait lui rendre visite enten-

dant à la main, à l'aide d'un simple tampon plat ; bien que très-primitif, ce procédé donne les plus beaux résultats.

Artistes et écrivains se servent, pour exécuter leurs travaux, d'un pinceau, tenu verticalement entre les doigts, et dont l'extrémité, très-effilée, est seule assouplie par le contact de l'encre de Chine liquide.

Le texte et les dessins, tracés d'abord sur papier, sont ensuite transportés sur bois et gravés en relief. Voici comment on procède : le côté de la feuille où se trouve l'image est appliqué et fixé à la planche par une légère couche de colle de riz ; bois et papier ne formant plus ainsi qu'un même corps, l'outil coupant du graveur peut alors venir l'attaquer sans difficulté.

Le papier est assez transparent pour qu'aucun détail du dessin ne soit perdu, et il a assez de consistance pour que les éraflures ne soient pas à craindre.

En outre, par ce moyen, l'artiste n'est plus obligé de retourner son sujet, ce qui arriverait s'il dessinait directement sur le bois.

Les dessins dont nos libres reproductions feront suffisam-

dit l'apostrophe et se sauva épouvanté. Mademoiselle de Scudéri, travaillant à son *Cyrus*, eut, dit-on, une aventure semblable.

Comme tous les lettrés de la Chine et du Japon, il était de l'école de Confucius, mais il aimait à faire des romans bouddhiques où il trouvait des éléments de surnaturel propres à donner carrière à son imagination avide d'étranges. Aussi, pour que le lecteur puisse bien comprendre la portée du roman d'*Okoma*, est-il nécessaire de tracer en quelques mots l'histoire des idées fondamentales des religions de l'extrême Orient.

Ces religions sont à la fois *spiritualistes* et *athées* — termes qui semblent s'exclure. Elles admettent les esprits, les âmes et l'immortalité des âmes, mais elles ne connaissent ni Dieu créateur, ni Dieu directeur. Tout dans la nature est conduit par des forces soumises à des lois pleines de prévoyance et de justice, mais le législateur manque. Tout EFFET est produit par une CAUSE, et chaque cause est elle-même l'effet d'une autre cause. Les incidents compliqués du roman d'*Okoma* sont tous basés sur le dogme bouddhique de *Rin-hé-o-hô*, c'est-à-dire le cercle à rayonnements infinis des effets et des causes, car chaque

cause (*in*) a toute une circonférence d'effets (*ên*), chaque point de cette circonférence peut devenir à son tour une cause, et, par conséquent, le centre d'une nouvelle circonférence de résultats inévitables et forcés.

Si Shoheï est ruiné à plusieurs reprises, s'il perd successivement ses trois femmes, si son jeune fils est tué par un piège à renard, si sa fille, la ravissante Okoma, est assassinée par son amant, qui pourtant l'aime éperdument.... c'est parce que Shoheï a commis des crimes et que, par la force de l'INGA, la loi de la cause et de l'effet (*in-ên*), il est pris dans le cercle implacable du *Rin-hé-o-hô*!

Vous trouverez peut-être que cette justice distributive et terrible s'abat surtout sur des innocents. Ainsi la jeune Okimi — qu'il ne faut confondre ni avec Okoma ni avec Ikoma — est à tel point maltraitée par son mari qu'elle en devient folle et se noie comme Ophélie, remplaçant les guirlandes de fleurs par les soieries luxueuses d'Okoma. Mais rassurez-vous, tout se passe parfaitement suivant les règles équitables de l'*in-ên*; si Okimi n'a jamais commis de crimes, ses souffrances lui vaudront une place dans quelques-uns des nombreux paradis du ciel bouddhique. Et qui vous dit que la malheureuse n'est pas devenue l'épouse

ment apprécier l'aimable fantaisie, occupent soit un verso et un recto tout entiers, soit partie de l'un et de l'autre, soit l'un ou l'autre. Parfois ce sont des croquis qui, partant du haut de la page de droite, s'arrêtent au bas de celle de gauche, s'ouvrant une route diagonale dans le texte qui les enserme. (V. page 24.) Un point essentiel à remarquer : nous avons dit que chaque page a son cadre; le livre ouvert, les deux bordures intérieures se juxtaposent, et la composition, quand il s'agit d'une grande planche, passe de l'une à l'autre sans tenir compte de cette solution de continuité que le brochage dissimule autant que possible. Ainsi au Panthéon, les colonnes n'interrompent point l'ordonnance des grandes peintures murales.

Un double filet sert généralement de cadre à chaque sujet; il renferme, outre la légende explicative, des pensées détachées et des motifs d'ornements qui sont hors-d'œuvre d'artiste et de lettré, agréablement confondus : apophthegmes et fleurons, cartouches et centons, venant ajouter de l'imprévu à ces pages déjà si variées d'aspect.

du brutal Kizo pour expier des torfaits épouvantables commis dans une existence antérieure? Donc, tout est bien, tout suit l'impulsion forcée donnée par l'*inga*, chaque faute est punie, chaque vertu récompensée; et ce qui semble de l'injustice n'est que l'effet d'une équité implacable.

Voilà le dogme sur lequel Bakïn a créé son roman. Or ce dogme, il n'y croyait pas, car il était confucéen; c'est donc un roman bouddhique fait par un libre penseur : oui, mais c'est aussi un roman philosophique écrit par un philosophe; et cela, il faut l'expliquer si l'on veut trouver dans ce livre autre chose que les incidents ingénieux d'un feuilleton.

Un des plus anciens livres chinois, le *Y-king*, écrit il y a trois mille ans, sous le règne de Wen-wang, admet que l'homme est entièrement responsable de ses actes et des conséquences de ses actes. « Quand une famille fait le bien, elle devient prospère », et cela par la force des choses, sans aucune intervention de la Divinité.

Cinq siècles plus tard, Lao-tzeu d'abord, Confucius ensuite, admirent les mêmes principes de la responsabilité humaine, pensant que chaque individu en se perfectionnant lui-même contribuait au bonheur général.

A la même époque, mais à treize cents lieues de distance, aux Indes, l'ascète de la famille des Sakia devenait Bouddha au moment même où il arrivait à la « connaissance de la cause et de l'effet » (*in-ên*), c'est-à-dire de la loi des conséquences que produit tout acte bon ou tout acte mauvais, toujours indépendamment de toute direction divine.

Ce sont ces principes athées, mais moraux, que professait Bakïn; et, pour les démontrer dans un roman, il n'a pas craint de les agrémenter du fétichisme chinois et de la sorcellerie bouddhique; le surnaturel vient aider à la démonstration de la loi naturelle.

Nous n'avons pas à juger ces théories, mais à faire remarquer que dans cet ouvrage la plupart des idées religieuses et philosophiques du Japon se trouvent représentées; et, si l'on considère que, grâce aux descriptions du texte et à l'analyse des illustrations, on assiste à une infinité de traits de mœurs, on peut dire que le lecteur, après avoir parcouru *Okoma*, aura vu et bien vu tout un coin de l'archipel japonais.

ÉMILE GUIMET.

Fleurieux, 28 juillet 1882.

Ajoutons au nom de *Chiguenoi*, l'auteur des illustrations d'*O-koma*, ceux des artistes mis à contribution pour nos têtes de chapitre et nos culs-de-lampe :

Oksai, le plus connu parmi les modernes Japonais, et son élève *Issai*; le paysagiste *Hiroshigué* et le peintre de fleurs *Hokou-oum*, modernes aussi tous deux; *Jouetsou a Tatibana*, qui date des premières années du siècle dernier.

C'est à *Guèn-po*, artiste chinois, que sont empruntés les éléments de nos lettres ornées. Né dans la seconde moitié du seizième siècle (sous la dynastie des *Ming*, 1368-1661), il fut un des principaux artisans de la renaissance de l'art en Chine, qui coïncida — rapprochement singulier — avec notre renaissance italienne. C'est un chef d'école dont l'influence se fit vivement sentir au Japon, où il trouva de nombreux imitateurs, parmi lesquels *Korin* est cité comme le plus fameux.

L'AUTEUR JAPONAIS A SON LECTEUR

Bien que j'aie publié un nombre d'œuvres assez considérable pour que les volumes empilés puissent remplir toute une chambre, je ne sais rien de pire que le métier d'écrivain. Aucun autre, en effet, ne ruine plus vite et plus complètement la santé. Pourquoi y persistez-vous? me dira-t-on. C'est que j'y suis rigoureusement forcé. Je n'ai pas d'autre gagne-pain que mes pinceaux. Si donc je n'écrivais pas, j'en serais réduit à mourir de faim. Or, j'estime qu'il vaut mieux encore vivre à moitié que de périr tout à fait. Voilà pourquoi, malgré les péris du métier, j'ajoute à mon œuvre ce nouveau volume.



De même que dans nos brochures de théâtre, les noms de tous les personnages que l'auteur va mettre en scène sont placés en tête de l'ouvrage, et chacun est suivi d'une indication caractéristique de l'individualité qui le porte.

Après les noms donnés par le romancier, le dessinateur donne quelques portraits.

PAGE II.

TATSKI — tenant une « pierre à encre » qu'elle a tirée de la boîte-étui en laque dorée dont le couvercle est à terre.

SAÏ-SAKOU, assis sur un rocher et portant Okoma; deux sabres, insignes de son rang, passés dans la ceinture; pioche à l'épaule.

SHOHEÏ, accoudé sur un coffre de bois, bardé de fer, et portant cette inscription : Mille rios d'or; hache de bûcheron.

— Sur l'instrument de musique, dans l'angle supérieur de gauche : « En Occident (les Indes), le principe de la cause et de l'effet est invoqué au bénéfice des ignorants. »

PERSONNAGES

SHOHEÏ, marchand de bois.

CHOTARO, son fils.

TCHOSKÉ, assassiné par Shoheï.

MATAÏTCHI, faussement accusé du crime.

QUIZO, chasseur.

KIZO, de son nom d'enfant KITARO.

JOATCHI, amant de Tatski.

KÉGIRO, fils de Taori.

SAÏTO-DOSAN, usurpateur de Mino.

YOCHITATZ, son fils.

MAKIMOURA-AYMON,

SAÏ-SAKOU,

conseillers de Saïto-Dosan.

IKKAKOU,

KAKOUROKOU, père du précédent.

SAÏ-SABRO, fils de Saï-Sakou.

CHOMATZ, en religion Teki-Shin.

UKIHIRA, amant de Kashiwadé.

GOKOUBO, mauvais prêtre.

OKOMA, fille de Shoheï.

IKOMA, épouse de Saï-Sabro.

KOKIRIO, épouse de Saï-Sakou.

OKIMI, épouse de Kizo.

MAFOUZI, mère d'Okimi.

KASHIWADÉ, maîtresse de Ukihira.

TAORI, maîtresse du prêtre Gokoubo.

YOKOUBO,

OTORI,

TATSKI,

épouses de Shoheï.

— Sur la cloche à droite : « Faites bien : cent bonheurs; faites mal : cent malheurs. »

PAGE 12.

OKOMA, la main gauche dans sa ceinture, tient un peigne de la main droite. — Toilette de cérémonie.

SAÏ - SABRO appuyé sur un de ses sabres; miroir d'acier poli à la main.

— Sur l'éventail, cette pensée: « Nous allons, joyeux, voir le printemps en fleur, nous, squelettes habillés. »

IKOMA, en toilette de mariée, déroule un kakémono, peinture sur soie ou sur papier qu'on accroche au mur comme une carte de géographie.

UKIHIRA tenant une poésie à la main; coiffure noble.

— Sur l'écran se trouvent quelques vers d'adieu adressés par Ukihira à sa maîtresse. Ces vers, très-célèbres au Japon, sont faits de jeux de mots intraduisibles.

PAGE 13.

OKIMI, folle : vêtements en désordre, cheveux épars; son éventail accroché à une branche de bambou.



TATSKI.

SAÏ-SAKOU.

SHOHEI.

— C'est ainsi accoutrée que, dans une pièce fameuse du théâtre ancien intitulée *la Plaine sauvage de Musachi* (nom de l'emplacement sur lequel Yeddo, depuis Tokio, a été construit), une vieille nourrice simule la folie pour pénétrer au pays ennemi et retrouver l'enfant qu'elle a perdu.

Les artistes japonais se sont emparés du type inventé par le créateur du rôle, et, depuis, « l'éventail pendu au bambou » est de tradition pour exprimer la démenche féminine.

Quizo divise en deux le prix du lapin qu'il vient d'acquérir.

IKKAKOU, vêtements sombres, cheveux hérissés; attribués au traître par la tradition.

Dans la figure géométrique: représentation conventionnel le des flocons de neige, cette remarque: « Le comble de la confusion s'observe dans le feuillage du bambou, par une soirée neigeuse. »

TÉKI-SHIN, prêtre bouddhique. Près de lui, sur un petit chariot, une cloche de



OKOMA.

SAI-SABRO.



IKOMA.

UKHIRA.

bronze dont l'image peinte se retrouve sur l'affiche qu'il porte, laquelle contient cette annonce : « Pour l'acquisition d'une cloche! Celui qui quête se nomme Téki-Shin. »

Au cou du prêtre est suspendue une boîte-tronc pour les offrandes, avec cette inscription : « Prière quotidienne pour qui donne. »

JOATCHI. — Le chaquet de pièces d'or, simulant un serpent ayant pour tête une main indicatrice, rappelle un des épisodes du roman.

— Sur le gong sacré, on lit : « Est-ce la province de Sin? — Non, c'est la mer de brouillard. » La province chinoise qu'on nomme Sin remplace sans doute, pour les Japonais, le Nord, d'où nous vient la lumière. La phrase traduite équivaldrait alors à celle-ci : « Est-ce le jour? — Non, c'est la nuit. »



OKIMI.

QUIZO.

IKKAKOU.



TERI-SHIN.

JOATCHI.



I



L'HISTOIRE que nous allons conter remonte à trois siècles. En ce temps-là vivait un marchand d'huile — originaire de Miyado — qui était doué d'une voix merveilleuse. Il allait, chantant, à travers le pays, et de ses chansons tirait plus de profit que de son commerce.

Le hasard de ses excursions, — aidé peut-être par la volonté secrète de mettre en œuvre certains projets dès longtemps caressés, — finit par l'amener dans Mino.

La haute administration de cette grande province était

alors placée, de par l'empereur, dans la main du prince Yorinori, — lequel avait, de son côté, pour vassal le seigneur Nagai, chef d'une subdivision de l'État.

Or, Nagai, ayant eu l'occasion d'entendre notre chanteur presque aussitôt son arrivée, fut charmé de son talent. Il le fit venir au palais et le combla de grâces... Le marchand d'huile sut si bien exploiter l'engouement dont il était l'objet, qu'en très-peu de temps il parvint aux fonctions de premier ministre. Dès lors il n'eut plus qu'un objectif : se faire aimer du peuple et se créer, par suite, le point d'appui nécessaire pour édifier l'avenir qu'il méditait. Comme il était, d'ailleurs, d'une intelligence rare, et que ses prédécesseurs avaient abusé du droit de molester

Clair de lune; rizières; cordes tendues: on y suspend des cliquettes de bois dont le bruit éloigne les oiseaux pillards. Volant dans le ciel: l'*hototoguis*, oiseau d'avril dont le cri se traduit ainsi: « Rentez au foyer », de même qu'en français, dans le chant de la caille, on entend: « Paye tes dettes. » L'*hototoguis* est l'oiseau du proscrit et du voyageur; c'est l'hirondelle de nos romances.

Au second plan, à gauche, petite chapelle en bois, au pied d'un arbre sacré cravaté de paille, orné d'un coq peint sur un panneau mince; — ces dispositions pieuses sont prises comme préservatif contre l'incendie.

A droite, deux récipients à engrais.

SAÏ-SAKOU, en garde, son parapluie lui servant de bouclier; par terre, à sa droite, une de ses *guétas* (sorte de sabot plat monté sur deux planchettes,) avec sa lanterne ronde, en papier, éteinte et écrasée. Il tient entre ses dents l'enveloppe de soie dont il vient de débarrasser la poignée du sabre qu'il tire du fourreau. Cette enveloppe indique le soin qu'on prenait de ces armes de luxe,



SAÏ-SAKOU.

IKKAKOU.

MAKIMOURA.

Ikkakou veut assassiner Saï-Sakou, et c'est lui qui meurt.

que portaient les nobles, véritables chefs-d'œuvre d'orfèvrerie; elle se retrouve à son second sabre ainsi qu'à ceux de MAKI-MOURA, spectateur placide tenant son parapluie fermé de la main droite.

IKKAKOU, l'agresseur, a entouré ses pieds nus de torsades de paille pour ne pas glisser dans la boue, et il a lâché son parapluie.

les gens, il n'eut pas de peine à se faire bienvenir de ses administrés : réformes d'abus, dégrèvements d'impôts, libéralités bien placées, il mit tout en œuvre.

Et sa popularité devint telle, qu'il fut bientôt considéré virtuellement comme le chef nécessaire et naturel d'un parti politique dont le but avoué était d'affranchir Mino de la domination des délégués de l'empereur.

Sur ces entrefaites, le seigneur Nagai vint à mourir sans laisser d'héritier.

Son très-habile ministre n'hésita pas. Il s'empara tout de suite du pouvoir, et, maître du fief usurpé de son bienfaiteur, il se trouva désormais le vassal direct du gouverneur impérial, le prince Yorinori, qui dut à son tour, pour sauver sa vie menacée, s'enfuir de ses États.

C'est ainsi qu'un marchand d'huile de Miyado dut à sa belle voix de devenir « prince protecteur de Mino, sous le nom de Saïto-Dosan, seigneur de Yamashiro » !

Nous ne raconterons pas son règne en détail. Il nous suffira d'en rappeler un épisode important pour l'intelligence des événements qui se dérouleront dans le cours de ce récit.

Saïto-Dosan avait deux conseillers intimes : l'un, esprit froid, retors et sans scrupule, Assizouki-Ikkakou; l'autre, esprit chaud, droit et généreux, se nommait Saï-Sakou.

Un jour, le prince les fait venir l'un et l'autre :

— Une pensée m'obsède sans cesse, leur dit-il; Yori-

nori n'a pas perdu tous ses partisans; il a des descendants qui se cachent. Tant qu'il vivra, une restauration est sinon probable, du moins possible... En sorte que je me demande s'il ne serait pas d'une politique prudente et sage de faire que, dès demain, une pareille éventualité fût à tout jamais écartée. Qu'en pensez-vous?

Et, tout de suite, Ikkakou de répondre :

— Il eût été d'une politique plus sage et plus prudente encore, selon moi, d'avoir déjà supprimé la cause : on n'aurait plus à en redouter l'effet; c'est-à-dire, seigneur, que l'extrémité à laquelle vous faites allusion s'impose absolument.

Saï-Sakou laisse tomber sur son collègue un sourire chargé de mépris, et, lentement, fixant sur Saïto-Dosan un regard ferme et tranquille :

— Pour moi, dit-il, je m'honore de penser exactement le contraire. L'assassinat projeté serait aussi maladroit que barbare. Il n'est pas vrai qu'une iniquité puisse jamais être de la bonne politique. Ce crime, qui grandirait le vaincu dans la mémoire des hommes, rapetisserait, à bon droit, le vainqueur dans leur estime. Voilà mon sentiment.

A ces fières paroles, le prince fronce le sourcil. Ikkakou réplique. Saï-Sakou riposte. Et le débat, qui s'échauffe, menace de se prolonger, quand le maître l'interrompt brusquement :

Intérieur riche.

Sur la plate-forme, derrière le store relevé par des cordons de soie et des crochets recourbés en cuivre doré, un *tabaco-bon*, boîte en laque contenant le *hibachi*, sorte de brasero plein de cendres chaudes employé pour allumer les pipes, et le tube de bambou servant de crachoir.

Devant la plate-forme, un iris dans une corbeille.

SAÏ-SAKOU, agenouillé.

SAÏTO-DOSAN, discourant, la tête de son favori Ikkakou à ses pieds, posée sur le couvercle de la boîte nommée *koubi-oké* (boîte à tête) qui a servi au transport.



SAÏ-SAKOU.

SAÏTO-DOSAN.

Saï-Sakou risque sa vie en traçant à son prince la route du devoir.

3

— Il suffit. Notre parti est pris. Nous voulons rester clément. Peut-être cela vaut-il mieux, en effet...

Et sans plus de paroles, sans daigner même regarder Saï-Sakou, Saïto-Dosan quitte la place; mais il a fait un signe vers Ikkakou, qui, courbant l'échine, s'empresse sur ses pas.

A quelque temps de là, Saï-Sakou rêvait, assis au jardin. Tout à coup il entend comme un bruissement d'herbe foulée par un pied furtif. Qu'est-ce que cela? Il tourne la tête : un homme est là, derrière, le sabre haut, prêt à frapper. Saï-Sakou se fait un bouclier de son parasol, dégaîne, puis bondit et se défend si bien, qu'une minute plus tard Ikkakou — car c'était lui — tombait mort à ses pieds.

Attiré par le bruit de la lutte, Makimoura-Aymon, le beau-père du survivant, vit alors son gendre décapiter tranquillement le cadavre, mettre la tête dans une boîte, et, ce singulier colis sous le bras, se diriger vers le palais. En vain Makimoura voulut-il le retenir, Saï-Sakou lui répondait :

— Non! trompé par l'infâme que je viens de punir, le prince n'avait décidé ma mort — garantie de mon silence — que parce qu'il a décidé celle de Yorinori. Or, il ne faut pas que Saïto-Dosan commette cette infamie. Et je vais l'en détourner.

— Mais c'est risquer dix fois votre vie!

17



— Qu'importe? J'aurai du moins rempli mon devoir!

Et, prenant congé de son beau-père, il continua sa route

— Est-ce toi, Ikkakou? disait Saïto-Dosan en croyant reconnaître la voix qui, de l'autre côté de la porte, lui demandait audience.

— Moi-même, prince. Yorinori est mort, et je vous apporte sa tête.

Et, joyeux, l'usurpateur dit à celui qui lui parlait d'entrer au plus vite.

Et quelqu'un entra, mais ce ne fut pas Ikkakou.

Et une tête fraîchement coupée roula, sanglante, sur le tapis, — mais ce n'était pas celle de Yorinori.

Saïto-Dosan demeura stupéfait.

Alors, d'un ton respectueux et ferme, Saï-Sakou lui raconta les faits qu'on a lus plus haut. Il dit, non sans amertume, les secrets homicides du prince, qu'il avait



« On triomphe des tyrans en restant fidèle à la vertu. »
(Sentence attribuée à Moritzouna-Sazaki, général de Yoritomo, premier taïcoun.)

devinés. Puis, s'élevant insensiblement jusqu'à la plus haute éloquence, il conjura Saïto-Dosan de renoncer, au nom de sa propre gloire, au forfait médité.

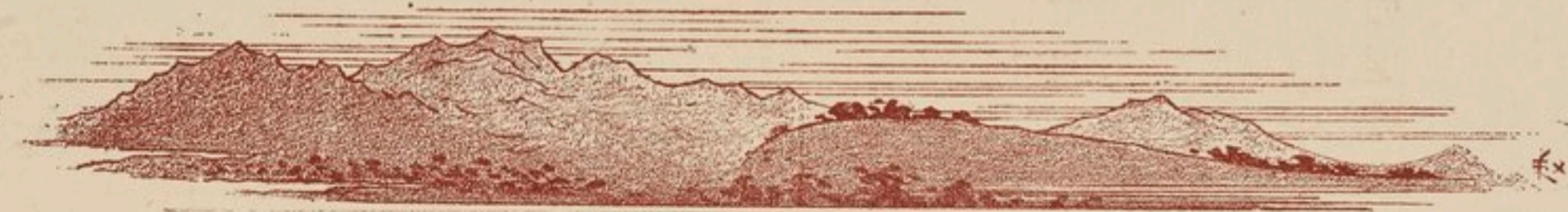
L'usurpateur n'eut pas un instant de courroux. Et, comme il se connaissait en hommes, il fut, au contraire, émerveillé de trouver à la fois tant de courage, de pénétration d'esprit et de fermeté d'âme chez celui-ci. Aussi lui proposa-t-il de lui rendre toute sa confiance.

Saï-Sakou déclina l'honneur et les périls de cette nouvelle faveur.

— J'ai hâte de quitter les grandeurs, disait-il, pour toujours. Je n'ai plus qu'une ambition, c'est de vivre mes

dernières années, modeste et tranquille, au milieu des miens. Souffrez que je me retire aux champs.

Et Saïto-Dosan le laissa partir, non sans de vifs regrets.





II



AVANT de passer outre, nous devons relater les particularités de la naissance de celui dont la mort est ci-dessus contée.

Il existait à Mino un antique tumulus — dit Tombeau fatal — qui avait deux singulières propriétés : celle d'accomplir ce qu'on lui demandait et celle de se venger des ingrats

qui, en ayant obtenu quelque chose,

cessaient d'y faire leurs dévotions.
Or, un certain Kakourokou, marié depuis longtemps, était arrivé à la quarantaine sans avoir d'enfant — ce

dont il désespérait. Alors l'idée lui vint d'aller implorer la sombre Divinité du sépulcre. Neuf mois après, sa femme lui donnait un fils : Ikkakou.

Dans les premiers temps, l'heureux père n'eut plus le loisir de songer à l'expédient auquel il devait son unique héritier. Toutefois, en le voyant grandir, un souvenir, vite repoussé, lui revenait de loin en loin. Plus tard ce fut une obsession. Enfin n'y tenant plus, et craignant que sa négligence ne devînt fatale à son fils, il résolut de tenter une sorte de remboursement de la dette contractée.

C'était au temps où Saïto-Dosan venait de prendre le pouvoir.

Kakourokou se rend donc auprès de lui, explique lon-

guement la situation, et conclut en sollicitant du nouveau seigneur l'érection d'un temple au lieu et place du sinistre tumulus.

Frappé du récit, Dosan convoque le conseil des anciens et lui soumet la motion. On délibère. Mais impossible de s'entendre : les opinions sont partagées. Alors survient un membre attardé du conseil. C'est Makimoura-Aymon. Dès qu'on l'a mis au fait du débat, il demande la parole :

— En vérité, dit-il, je m'étonne qu'on ait pu disputer un seul instant à tel propos. Eh quoi! n'avons-nous rien de mieux à faire que de voter des édifices en faveur des démons? Mais, dira-t-on, celui-là est tout-puissant! C'est une raison de plus pour éviter de le mettre en cause. Avec les puissances d'une pareille nature, j'estime qu'on ne saurait être trop circonspect. Le mieux est de les laisser tranquilles et de ne s'en occuper en aucune façon. Sceptique ou croyant, on ne peut qu'y gagner. Toutefois, s'il vous plaît — avant de rien résoudre quant à l'opportunité de la mesure proposée — d'être pleinement édifiés sur le fond même de la question, je sais la légende du tumulus en cause, pour l'avoir entendue cent fois de la bouche même des vieux du pays — et nul mieux que moi ne peut vous la narrer.

Si bon nombre des membres du conseil connaissent dès longtemps les faits dont il s'agit, quelques-uns les ignorent,

entre autres Saïto-Dosan. En conséquence, la proposition de l'orateur est acceptée.

Et Makimoura-Aymon reprend en ces termes :

« Il était une fois un gouverneur temporaire de Mino, « nommé Ukihira, délégué de l'empereur.... — remar- « quez que cela date de six cents ans pour le moins. — « Ce prince s'était follement épris d'une femme qui, de « son côté, l'aimait passionnément. Leur liaison — illégi- « time d'ailleurs — fut une série de beaux jours, sans « l'ombre d'un nuage, tant que le gouverneur put rester en « fonction. Mais le terme fatal arriva. Ses pouvoirs expi- « rés, Ukihira, rappelé par l'empereur, dut se résigner à « céder la place. Je n'essayerai pas de décrire la désol- « ation des deux amants. Avant de partir, Ukihira choi- « sit une « belle pierre à encre », y grava quelques vers « touchants d'amour et d'adieu, et pria sa trop chère Kashi- « wadé de l'accepter en mémoire de lui. Puis, dans un « suprême déchirement de cœur, on se sépara...

« Le temps, qui efface tout, ne put rien sur l'inaltérable « douleur de la triste abandonnée. Sombre et mélanco- « lique, elle traînait son dégoût de vivre à tous hasards, « jusqu'au jour où elle prit la résolution de s'isoler défini- « tivement du monde. Alors elle se confina dans un ermi- « tage de la montagne de Hô, connu sous le nom de « Hokoubozi. C'est là qu'elle finit misérablement, dans la « tristesse et la prière, sa douloureuse existence.

Vue à vol d'oiseau de l'intérieur du prêtre Gokoubo.

C'est là qu'il trace, sur d'étroites planchettes, de ces inscriptions funéraires que l'on fiche en terre près des tombes. Au près de sa table de travail, où sont placés des livres et des pinces, se dressent deux de ces planchettes, appuyées à la cloison, dont les carreaux en papier déchiré indiquent la pauvreté du maître du logis; dans l'une des deux pièces du fond, un autel portable sur lequel sont déposés des rouleaux sacrés; dans l'autre, tout ce qu'il faut pour dormir au Japon : cela se compose de plusieurs couvertures épaisses étendues sur le sol, d'un couvre-pied à manches dans lesquelles on passe les bras, d'une veilleuse et d'un *makoura*. Celui-ci est un oreiller, formé d'un coussin en feuilles de thé, recouvert d'une feuille de papier de soie en guise de taie, et fixé sur un support en bois. Ce support est semblable à ceux en usage autrefois chez les Égyptiens et chez nous au moyen âge.

La veilleuse est une grande lanterne carrée en papier ayant un socle de bois et une anse mobile. Elle est renversée.

Au milieu de l'obs-



TAORI.

KEGIRO.

GOKOUBO.

Par la faute de la mère l'enfant périt.

curité, Gokoubo lève son sabre sur Kégiro, qui, pour simuler un vol, a pris la bourse dont sa mère Taori retient encore les cordons.

Près d'elle sur le sol gisent le fourreau du sabre et une épingle double, en métal, tombée de ses cheveux.

La composition est limitée en haut et en bas par des nuages et des toits d'habitations, convention habituelle aux dessinateurs japonais.

« Plusieurs générations passent.

« Puis, nous trouvons installé dans Hokoubozi le prêtre
« Gokoubo, devenu possesseur de la « pierre à encre »
« laissée par la pauvre Kashiwadé. Licencieux et cor-
« rompu, cet indigne serviteur de Bouddha entretenait
« des relations coupables avec une certaine Taori, veuve
« du chef de l'arrondissement de Foua.

« Or, une nuit qu'ils dormaient ensemble, Gokoubo
« s'éveille en sursaut. Un tintement de pièces de monnaie
« a frappé son oreille; une forme humaine, vaguement
« entrevue, apparaît, tenant une bourse, dans le clair-
« obscur de la chambre. S'agit-il donc d'une tentative de
« vol? Le prêtre, qui n'en doute pas, saute sur son sabre,
« se jette sur l'ombre et frappe.

« L'inconnu s'affaisse en gémissant :

« — C'en est fait de moi, dit-il. Mais détrompe-toi, je
« ne suis pas un voleur. Il m'a plu de te le faire croire, ô
« prêtre, parce qu'il me plaisait de te faire mon meurtrier...
« Oui, tout est bien ainsi!... Par toi, le nom que je porte
« fut couvert d'une honte que la mort seule efface... Donc,
« je meurs!... Mais c'est toi qui me tues! Et te voici deux
« fois infâme, ô prêtre! car ta victime n'est autre que Ké-
« giro, le fils de ta maîtresse!... »

« A ces paroles, Taori pousse un cri terrible et se jette
« éperdue sur le cher blessé. Hélas! la lèvre qu'elle baise

« n'a plus de souffle, le cœur qu'elle touche n'a plus de
« battements. Alors, folle de douleur, de remords et
« d'épouvante, elle ramasse l'arme ensanglantée, s'ouvre
« la gorge et tombe — morte aussi — sur le cadavre de
« son sublime enfant.

« Et la légende ajoute — afin d'être complète — que
« Gokoubo, saisi d'une indicible horreur, prit avec la
« bourse, contenant une somme assez lourde, la fameuse
« pierre à encre », se l'attacha solidement au cou et, pour
« se faire justice à son tour, séance tenante, s'empressa
« d'aller se noyer.

« On assure, en outre, que les restes des trois victimes
« de ce lugubre drame furent enterrées sous les ruines de
« l'ermitage détruit, c'est-à-dire à l'endroit même où l'on
« vous propose de le réédifier.

« Vous pouvez, maintenant, vous prononcer en pleine
« connaissance de cause. Quant à moi, j'ai dit mon opi-
« nion, et je m'y tiens. »

Ce récit achevé, c'est à peine si l'on discute encore un peu pour la forme. Saïto-Dosan n'insistant plus, la motion d'Assizouki-Kakoukou n'est pas prise en considération.

Nous ne reviendrons pas sur ce qu'il advint, un peu plus tard, de son fils Ikkakou.

Nos lecteurs le savent déjà.



III



KKAKOU mort, et ses biens confisqués, on congédie ses deux serviteurs en leur mettant à chacun douze *rios* dans la main.

Que vont-ils devenir à présent? Ils n'en savent trop rien ni l'un ni l'autre. En tout cas, Tchoské déclare que n'ayant rien de mieux à faire pour l'instant, il va retrouver sa femme et son fils au village voisin, qu'ils habitent.

— C'est justement sur mon chemin, s'écrie Shohei; nous ferons donc route ensemble.

Et les voilà partis, devisant philosophiquement des déceptions de l'existence. A peine ont-ils quitté la ville, qu'ils se trouvent en présence d'une querelle : deux chasseurs s'injurient au sujet d'un lapin mort, gisant à leurs pieds; chacun prétend l'avoir tué et qu'il est sien. Nos compagnons s'étant approchés* sont requis d'arbitrage.

Tchoské prend le lapin et le soupèse :

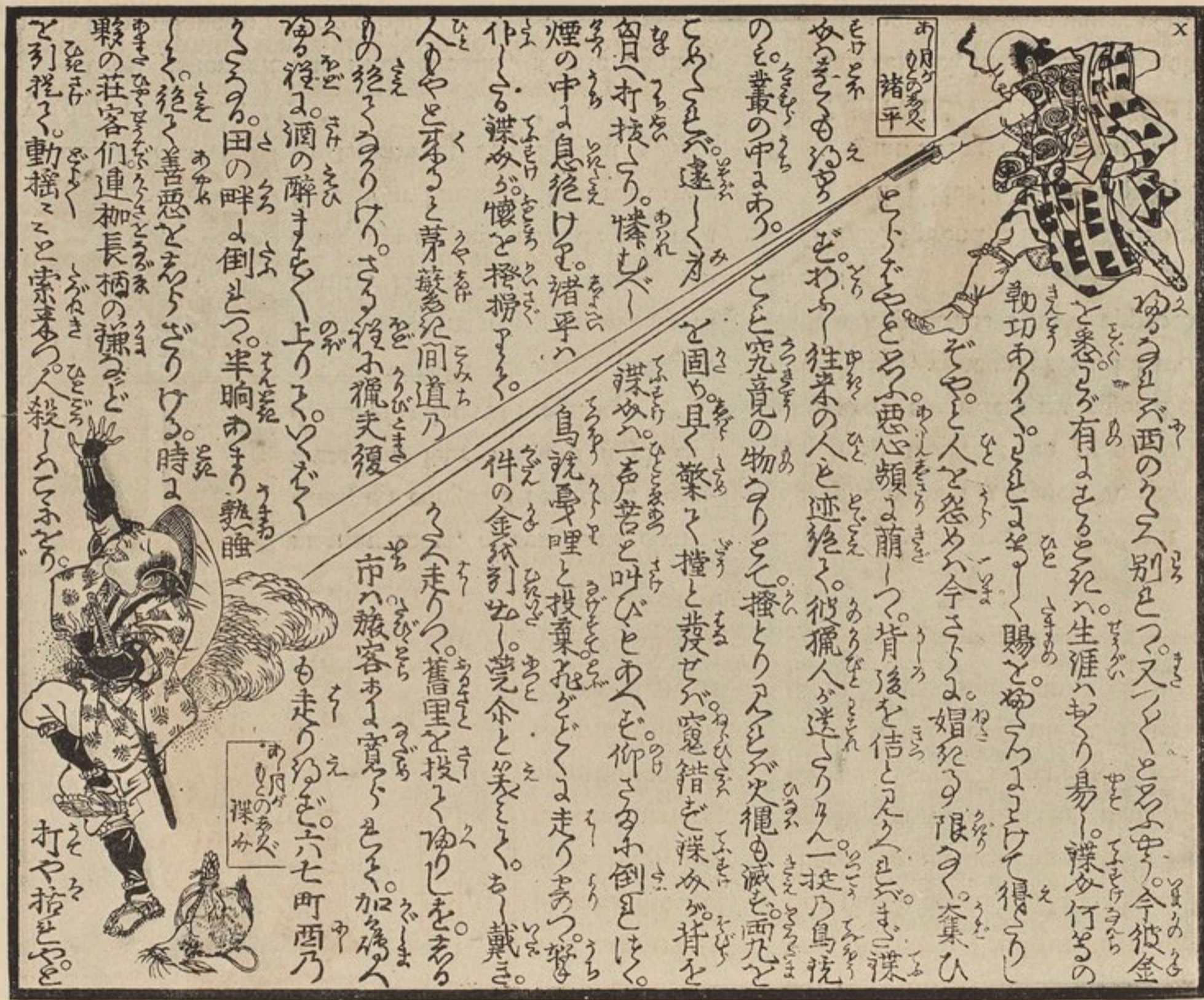
— Petit gibier! Qu'est-ce que ça peut valoir?

— Quatre-vingts *mons*, au bas mot, n'est-ce pas, Mataï-tchi? dit l'un des chasseurs en s'adressant à l'autre.

Mais celui-ci, haussant les épaules :

— On voit bien, mon pauvre Quizo, que tu n'en vois pas

Fac-simile d'une page de texte original. Shohei, armé d'un teppô (mousquet à mèche) avec lequel il tue son compagnon Tchoské. Celui-ci porte des tekkô (mitaines bleues); on fait ces mitaines avec un morceau d'étoffe en coton qui enveloppe tout l'avant-bras et recouvre seulement le dessus de la main. En voyage, les Japonais en ont de semblables pour les pieds, afin de les garantir aussi du soleil.



TCHOSKÉ.

Le crime de Shohei.

SHOHEI.

souvent! Quatre-vingts! Si tu disais quatre-vingt-dix, à la bonne heure!

L'autre regimbe sous l'ironie. Ma-taïtchi en lance une autre. Et la dispute va se rallumer. Mais Tchoské, les séparant :

— L'un dit quatre-vingts et l'autre quatre-vingt-dix. C'est bon! En voici cent! Prenez-en chacun cinquante. Moi, j'emporte la bête. Et que la paix soit entre vous.

Les chasseurs, charmés de la solution, remercient chaudement celui qui l'a trouvée et

Mafouzi, voyant emmener son mari en prison, verse des larmes, qu'elle essuie avec un coin de sa manche.

(Dans la vie d'une Japonaise coquette, la manche est une partie du vêtement qui joue un grand rôle; elle lui sert indifféremment d'éventail, d'écran, de poche.)

Derrière elle, accroché à sa robe, est son fils Kitaro. Il porte une petite bourse pendue à la ceinture.



MAFOUZI. KITARO.

— Vingt-quatre rios valent mieux que douze... Ma fortune serait doublée si je pouvais m'approprier ceux que l'autre a reçus comme moi!

Et maintenant il est en train de se poser ce problème :

— Oui! mais par quel moyen?

A ce moment, Tchoské, — les chasseurs partis, — reprenait sa route, son lapin à la main, tout en hélant son compagnon.

s'éloignent satisfaits.

Pendant que son camarade prononçait ce bel arrêt, Shoheï se tenait en arrière, absorbé dans des rêveries qui n'avaient rien de joyeux, à en croire l'assombrissement de son visage.

Tout à l'heure, en effet, il s'était affirmé cet axiome :

A cet appel, Shoheï, troublé comme au sortir d'un rêve, se remet machinalement en marche. Il va, toujours pensif, le regard obstinément fixé sur Tchoské, qui presse le pas. Arrivé à l'endroit de la dispute, Shoheï trébuche. Son pied a heurté quelque chose. Il regarde : c'est un fusil chargé qu'un des chasseurs a laissé là. Une idée passe, rapide comme un éclair, dans le cerveau de cet homme. Et déjà l'arme est épaulée. Le coup part..... Tchoské s'abat sans pousser un cri. L'assassin a rejeté le fusil loin de lui. Puis d'un coup d'œil il scrute les alentours : pas



MATAÏTCHI.

âme qui vive. Alors il se précipite sur sa victime, la dépouille et s'enfuit.

Le lendemain, les gens de police trouvèrent sur la route un cadavre sanglant, non loin d'un fusil déchargé. Une enquête fut ouverte, qui conduisit tout droit aux conclusions suivantes :

le fusil est assurément l'arme dont on s'est servi pour commettre le meurtre; mais qui s'en est servi? Évidemment l'individu auquel elle appartient. Or, elle appartient sans conteste à Mataïtchi le chasseur; donc, il est clair comme le jour que l'assassin est le chasseur Mataïtchi.

En vertu de cette invincible logique, et malgré ses protestations indignées, le pauvre diable fut arrêté sur-le-champ et jeté dans une prison, où il mourut quelques jours après, laissant une veuve sans ressource et un tout jeune enfant.





IV



GRACE à ses vingt-quatre rios, Shoheï a pu prendre un petit commerce de bois et se marier. Est-ce incapacité de sa part? Est-ce châtement divin? Peut-être serons-nous plus tard édifiés sur ce point. En attendant, il nous faut simplement constater qu'une insigne malechance s'acharne après lui. Les affaires vont mal. Sa fortune diminue chaque jour. La ruine est bientôt imminente.

Enfin, pour surcroît d'inquiétude, Yokoubo — sa femme — choisit pour lui donner une fille justement

le cinquième jour du cinquième mois! Or, chacun sait qu'un enfant né dans ces conditions est la cause innocente d'une catastrophe certaine : garçon, pour son père; et fille, pour sa mère...

Comment prévenir le nouveau malheur que cette naissance présage?

Après y avoir mûrement réfléchi, Shoheï s'arrête au seul parti qui — permis par les lois — lui semble présenter quelque chance d'efficacité : c'est d'abandonner l'enfant.

Donc, un soir, il prend la mignonne créature dans ses bras, sort furtivement et s'éloigne à pas précipités.

Il marche longtemps ainsi.

Enfin, une maison d'assez belle apparence se dresse

La maison de Saï-Sakou. — Le maître est dans son cabinet de travail, lisant, accoudé sur la table; autour de lui, tout ce qu'il faut pour écrire: pierre à encre, eau dans une coupe de faïence, pinceaux dans un cornet de bambou. A sa droite, un râtelier à sabres recouvert d'une riche étoffe de soie, une pile de livres.

— Au premier plan, la femme de Saï-Sakou, Kokikio, avec la jeune Okoma, l'enfant trouvée. Kokikio se tient sur une sorte de trottoir en bambou, à claire-voie, isolé du sol par les patins qui l'exhaussent; grâce à cette disposition du seuil, les habitants peuvent y marcher pieds nus, sans craindre l'humidité.

— Au deuxième plan, Saï-Sabro, l'enfant de la maison, entouré de jouets: deux sabres de bois, dont un à sa ceinture, un tambour et ses baguettes, un petit fourneau et un masque fantastique de tigre de Corée adapté à un costume, sont éparpillés sur la natte.

— Shohei, qui vient de franchir la clôture du bambou, est entré dans le jardin. Derrière lui, çà et là, disséminées, de larges pierres sur lesquelles on marche pour éviter de fouler le gazon. — Près de la clôture,



SHOHEÏ.

SAÏ-SAKOU. KOKIKIO OKOMA. SAÏ-SABRO

Shohei, portant son fils Chotaro, vend des fagots.

un *torô* (lanterne de pierre) à l'ombre des palmes d'un *basho* (bananier de Chine); à l'horizon, la rivière de Seki : le Seki-no-Ogawa.

— Dans l'angle inférieur de droite : une maisonnette, un arbuste et une barrière, en dedans de laquelle est placé un *tshôzou-bachi* (réservoir de pierre) avec la cuiller de bambou pour y puiser l'eau.

Shohei s'en va perdre Okoma. Il tient l'enfant serrée sur sa poitrine. Une hotte au dos (*kago*), il vient de traverser un cours d'eau sur un pont de bois, très-arqué.

devant lui. Il embrasse la pauvre petite et, doucement, la dépose sur le seuil. Puis il se sauve sans retourner la tête.

Ce sacrifice aura-t-il du moins conjuré le mauvais sort? Il semble que ce soit le contraire.

Son chantier était — suivant l'usage — installé au bord d'un fleuve. A quelque temps des incidents que nous venons de relater, une crue instantanée se déclare. L'établissement est inondé. Le peu de bois qui restait s'en va à vau-l'eau. Tout est englouti. C'est à grand'peine que les habitants s'échappent sains et saufs. Tout à l'heure encore, il restait à Shohei — pour toute fortune — les douze rios qu'il s'était appropriés, on se rappelle comment! Maintenant il ne lui reste plus rien, pas même la bourse qui les contenait. L'inondation a tout pris.

A la suite de ces émotions multipliées, sa femme tombe gravement malade. Ne faut-il pas qu'elle meure, en effet,



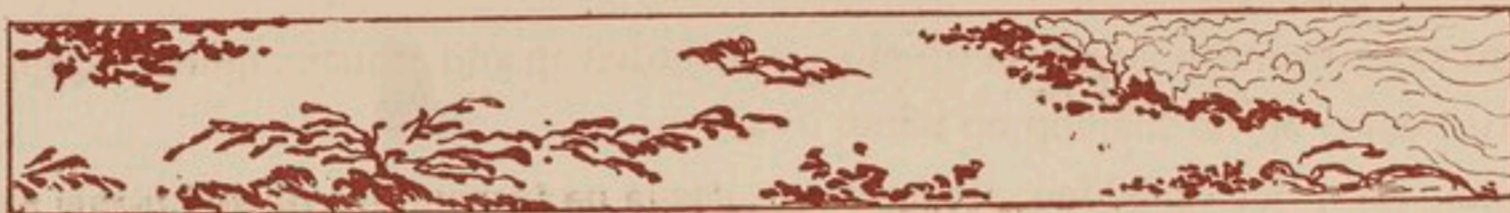
Shohei allant perdre Okoma.

pour vérifier le sombre pronostic attaché à ses dernières couches?

Nous voudrions pouvoir dire que Shohei conçut de son veuvage un chagrin profond et persistant. Mais nous sommes tenu, pour rendre hommage à la vérité, de déclarer que, l'année suivante, Otori, sa deuxième épouse, mettait au monde un gros garçon qu'on nomma Chotaro.

Lui, le père, était d'ailleurs de plus en plus pauvre. Simple bûcheron maintenant, on le voyait, ses fagots au dos et l'enfant dessus, aller de ci, de là, vendant ses brindilles et mendiant à l'occasion. Il advint même qu'un jour le hasard l'amena devant l'ancienne maison où, naguère, il avait abandonné sa fille.

Cette maison était celle de Saï-Sakou. Là, dans la retraite, l'ancien conseiller de l'ex-marchand d'huile couronné vivait heureux entre Kokikio, sa femme, Saï-Sabro, son fils, et la fille inattendue que le hasard leur avait envoyée.



V



LE jour où ces braves gens avaient ramassé sur la pierre de leur porte un pauvre petit être, — enveloppé d'une étoffe où des silhouettes de poneys se trouvaient brodées, — ils l'avaient tout de suite adopté, en lui donnant un nom inspiré par les broderies mêmes de sa robe.

Ils l'avaient appelé Okoma.

Cependant l'enfant a grandi. Voici maintenant qu'elle est devenue tout à fait jolie. Elle a, par malheur, une infirmité : Okoma ne peut ouvrir la main droite ! En vain les meilleurs médecins ont-ils épuisé

leur science à combattre cette bizarrerie de la nature, — les doigts restent obstinément repliés sur la paume.

Et pourtant Saï-Sakou s'est mis en tête de la guérir. Il y pense continuellement. Ses jours se passent dans l'étude opiniâtre des vieux traités. A force de chercher, de s'enquérir de droite et de gauche, et de feuilleter les auteurs, il a fini par se croire sur la trace du topique tant désiré. Joyeux, il l'annonce à sa femme. Le seul moyen de faire ouvrir la main fermée, c'est de la frictionner avec un mélange d'eau pure et d'un peu de terre provenant d'une sépulture âgée de plusieurs siècles. Et, comme Kokikio se montre incrédule, il insiste. La formule est inscrite dans les livres chinois : c'est une vieille tradition qu'ils ont con-

servée. Au reste, il est bien naturel qu'il y ait, pour les maux extraordinaires, des remèdes extraordinaires. Or, le bonheur veut qu'un tombeau, plusieurs fois centenaire, se trouve précisément dans le pays, pas très-loin... Il s'y rendra dès le lendemain matin. Que sa femme, en conséquence, dispose tout pour son départ.

Kokikio, cependant, hoche la tête. Elle connaît de réputation le sépulcre dont il parle. C'est, dit-on, un tombeau de mauvais génies. On obtient d'eux ce qu'on leur demande, mais cela porte toujours malheur. A preuve, cet Ikkakou, qui, né d'une prière à la tombe, était un si méchant homme. Il a mal fini. Sa famille, en outre, ne s'est-elle pas éteinte? — Saï-Sakou hausse légèrement les épaules. Kokikio, tout émue, poursuit son exposé de motifs; elle a d'ailleurs un autre sujet de crainte. Dans un temps, Kakourokou avait décidé Saïto-Dosan à construire un temple pour le mauvais génie. Eh bien, c'est Makimoura-Aymon, son propre père à elle, Kokikio, qui a détourné le prince de ce projet. Et ceci n'est pas un conte. Elle en tient le récit de la bouche même de sa mère. Qui sait si le démon n'a pas gardé rancune du procédé et s'il ne saisira pas l'occasion de se venger sur un membre de la famille d'Aymon? Bref, elle a de noirs pressentiments. Il ne faut pas que Saï-Sakou donne suite à son dessein.

Le mari a laissé couler tranquillement ce flux de paroles,

puis il réplique que la mésaventure d'Ikkakou ne prouve rien, que cet homme était coupable, mais que lui n'ayant pas mérité de châtement n'a rien à craindre de la colère des mauvais génies; du reste, son parti est pris, nul ne peut l'en détourner. Donc, qu'elle lui prépare ses provisions et son équipement de voyage.

Il partait, en effet, le lendemain à la première heure, muni de quelques vivres, ses deux sabres au côté, une pioche sur l'épaule. En arrivant au tombeau vers la fin du jour, il fut tout d'abord frappé de l'aspect sinistre qu'avait ce funèbre monticule, encadré dans un paysage d'automne froid et noir, avec ses sifflements de vent du nord dans les arbres dépouillés. Et tandis qu'il se reposait devant cette désolation, des pensées funèbres lui venaient à l'esprit; il songeait, malgré lui, aux terreurs que la veille sa femme avait exprimées naïvement. Puis sa rêverie prit un tour philosophique. Et il médita sur les faiblesses humaines, pour arriver à cette belle conclusion qu'on a beau mettre les gens vicieux en terre, le vice ne s'en porte pas plus mal... Enfin, se souvenant qu'il n'est pas venu là précisément pour disserter avec lui-même de toutes ces choses, il monte sur le tombeau, la pioche haute.

Sous le premier coup de l'outil, un hurlement formidable s'échappe du sol. C'est la montagne elle-même qui mugit de douleur ou de colère. Au même instant, l'intensité du vent s'est décuplée : des rafales soulèvent des tour-

Intérieur du tumulus dans lequel est tombé SAÏ-SAKOU. Une hallucination lui montre trois fantômes, savoir : à gauche, GOKOUBO, le prêtre licencieux ; au milieu, TAORI, l'épouse adultère ; à droite, KÉGIRO, son fils, mutilé par le coup de sabre de Gokoubo. — Ce sont, on se le rappelle, les trois victimes du drame nocturne raconté par MAKIMOURA-LYMON, le beau-père de SAÏ-SAKOU.

Celui-ci, en outre, croit tenir un énorme serpent qu'il transperce, et s' imagine, en même temps, voir, écrasée sous la hache de SHOHEÏ, une fantastique araignée.



SHOHEÏ.

SAÏ-SAKOU.

SHOHEÏ vient au secours de SAÏ-SAKOU à Hokoubouzi, le tombeau d'Inga.

billons de sable qui, restant en suspension dans les airs, interceptent la lumière et font une nuit subite. La terre a tressailli, des arbres centenaires, violemment déracinés, s'abattent, et le fracas de leur chute ajoute encore à l'horreur des mille bruits extraordinaires qui montent, descendent, s'isolent ou se mélangent dans une épouvantable cacophonie.

Saï-Sakou, terrifié, tombe sur les genoux, se prosterne et tremble, puis soudain il se relève et s'enfuit, affolé. Mais à peine s'est-il redressé que le sol s'entr'ouvre sous ses pieds.

Saï-Sakou tombe, abîmé dans le gouffre, en poussant un grand cri!

Quelqu'un a entendu cet appel suprême de détresse : c'est un bûcheron qui revient de la forêt voisine. Il accourt au bord de la fosse. Pendant qu'il hésite et cherche les moyens d'y descendre, Saï-Sakou, meurtri, étend les bras et tâte les ténèbres. Où est-il? Il ne voit rien. Nuit partout. Il va longant les parois humides, — tout est inutile, il est bien perdu, bien seul; il n'a plus qu'à mourir... Alors il se résigne. Un froid glacial l'enveloppe... Des voix surnaturelles montent des entrailles de la terre. Il lui semble qu'autour de lui, sinistres et menaçants, flottent les fantômes des hôtes du tumulus. Il croit voir Gokoubo, le mauvais prêtre, Taori, la femme qui délaissa pour son amant son fils Kégiro, l'assassiné qui saigne à ses côtés!

C'est alors que survient le bûcheron. Tous deux combinent leurs efforts tragiques. Saï-Sakou veut tirer son sabre contre les fantômes; le bûcheron veut attaquer le roc avec sa hache; mais leurs mains se glacent au contact de deux corps visqueux. Ils subissent d'effroyables étreintes, et luttent désespérément contre ces monstres inconnus... Mais la nature convulsée s'est apaisée peu à peu. L'ombre s'est éclaircie, on y voit dans l'abîme.

Saï-Sakou pousse un cri terrible : ce qui s'attache à lui, c'est un serpent colossal, et le bûcheron livide combat une araignée gigantesque.

La terreur et le désespoir doublent les forces. Dans un élan éperdu, les deux hommes ont gravi, avec les ongles, avec les dents, les parois à pic du tumulus; ils s'échappent de cet enfer, hurlant et traînant après eux, comme des chaînes d'esclaves, les monstres de l'abîme.

.....

Or, il se trouva que le serpent et l'araignée étaient tout simplement, celui-là, « un chapelet de pièces de monnaie d'or », et celle-ci, « une pierre à encre ». L'aspect sous lequel ils étaient d'abord apparus à Saï-Sakou et à son compagnon était une illusion de l'abîme.

Saï-Sakou recueillit soigneusement la terre humide qui s'était attachée à l'un et l'autre objet. Il garda la pierre, et fit à Shoheï (car c'était lui) l'abandon des pièces d'or.

Le cadre du dessin est orné de pièces de monnaie de cuivre très-anciennes — chinoises et japonaises.

Dans la bande supérieure, cette inscription : « Explication abrégée et portrait de la mouche Seï-Fou. »

Plus bas, parmi les roseaux, deux mouches; près de chacune, un petit cartel; dans l'un : « Seï-Fou mère »; dans l'autre : « L'enfant Seï-Fou. »

La première partie des caractères intermédiaires dit la légende de Seï-Fou, telle qu'on la trouvera traduite au cours de notre récit.

La seconde partie est une note bibliographique où l'auteur fait étalage de son érudition spéciale; de peur que l'on conteste la véracité de ses assertions quant à Seï-Fou, il renvoie le lecteur aux autorités littéraires qui les ont sanctionnées :

Wainashi, philosophe des siècles passés, a parlé de Seï-Fou dans son ouvrage sur les pratiques magiques des *Sennins* (sorciers qui vivent dans les montagnes).

INJINKI, recueil de récits fantastiques, par Ouhô.

IBOUSHI, traité d'histoire naturelle surnaturelle, par RI-JOUN.

N'est-il pas évident que le scepticisme le

Ces heures avaient paru bien longues à la famille inquiète de Sai-Sakou. On l'attendait sur le chemin, et ce fut une joie sans bornes quand il parut. Il fut entouré, assailli de questions. Lui ne songeait qu'au topique si chèrement acheté. L'expérience réussira-t-elle, ou ne sera-ce qu'une déception de plus?

Il a, non sans mille précautions, humecté la terre sépulcrale. Tout est prêt; Okoma, souriante, avance sa triste main. Le père, dont le front se perle de gouttelettes de sueur, commence en tremblant la friction ordonnée... O miracle! les doigts se sont ouverts, et, du milieu de la paume, deux mouches, deux jolies mouches, se sont soudain envolées!

Le lecteur connaît-il cette espèce-là?

C'est la mouche Seï-Fou, dont il est parlé dans les meilleurs auteurs chinois. Voici ce que Enan, l'un d'eux, nous apprend :

« La forme de Seï-Fou rappelle celle de la cigale, bien que celle-là soit un peu plus allongée que celle-ci. Quand elle est petite, elle ressemble au têtard. Elle vit dans les herbes vertes.



SEÏ-FOU, les deux mouches merveilleuses.

« Certains spécialistes, pourtant, prétendent que sa forme est celle d'une guêpe. Elle est, dans ce cas, d'un vert brillant, naît dans les marécages et vit sur les feuilles de roseaux. De là lui est venu son nom de « guêpe de roseaux ».

« Les individus de l'espèce ne vont jamais que deux à deux : la mère et l'enfant, ou le père, on ne sait pas.

« Êtes-vous avide de richesses? Emparez-vous du couple. Tuez les deux mouches. Prenez, d'autre part, cent soixante-deux pièces de monnaie. Du sang de la mère, teignez-en quatre-vingt-une; du sang de l'enfant, teignez les quatre-vingt-une

autres. Puis serrez soigneusement une des moitiés de la somme. Cela fait, que vous dépensiez l'autre et sans compter, il importe peu. Chaque pièce retrouvera d'elle-même le chemin de la bourse d'où elle sera sortie. — En observant ces prescriptions scrupuleusement et tous les jours, vous serez, à coup sûr, riche pendant toute votre vie.

« D'autres auteurs assurent encore que si les deux insectes, se séparant, vont se poser sur deux êtres hu-

plus entêté devra désarmer devant pareille abondance de preuves?

Horizon de montagnes, au pied desquelles des rizières s'étendent. — Sous un portique de bois, un de ces écriteaux qui, jadis, reproduisaient le texte de certaines lois locales; ces citations commençaient invariablement par la défense expresse de prêter l'oreille aux doctrines des chrétiens.

Dans le creux d'un arbre, au premier plan, un petit monument de pierre représentant le dieu Zizo, vu de dos, et assis sur le lotus sacré.

CHOMATZ, en costume de pèlerin, pleure au bord du chemin. Sur son chapeau, cette inscription traditionnelle : « Nous sommes deux voyageurs ensemble », bien qu'en fait le voyageur soit seul; c'est que toujours Dieu compte comme compagnon de route.

SHOHEÏ s'avance, un chapelet aux doigts.



CHOMATZ.

SHOHEÏ.

Aux abords du temple de Hengouan, Shoheï fait la rencontre de ChomatZ.

« mains de sexe différent, c'est, tant qu'ils y demeurent, signe certain d'union entre les deux personnes. »

Telle est la légende authentique.

Tandis qu'Okoma, surprise et charmée, remercie son père adoptif, une des petites mouches revient se glisser sous le corsage de la jeune fille, alors que l'autre va s'abattre sur le beau Saï-Sabro, le fils de la maison.....

A partir de cette époque, Okoma — délivrée de la tristesse que son infirmité lui causait — gagne, chaque jour, une grâce ou une perfection nouvelle.

Le chapelet que Saï-Sakou avait abandonné à Shoheï ne se composait pas de moins de huit cents pièces d'or! — L'ancien serviteur d'Ikkakou n'était pas homme à garder ce trésor improductif. Il se remit donc à faire le commerce du bois, mais, cette fois, tout à fait en grand. Il installa dans le village de Seki, sur les bords du Sekino-Ogawa, et à proximité du pont de Sakaï, un magnifique chantier qui fut bientôt un des plus prospères de Mino.

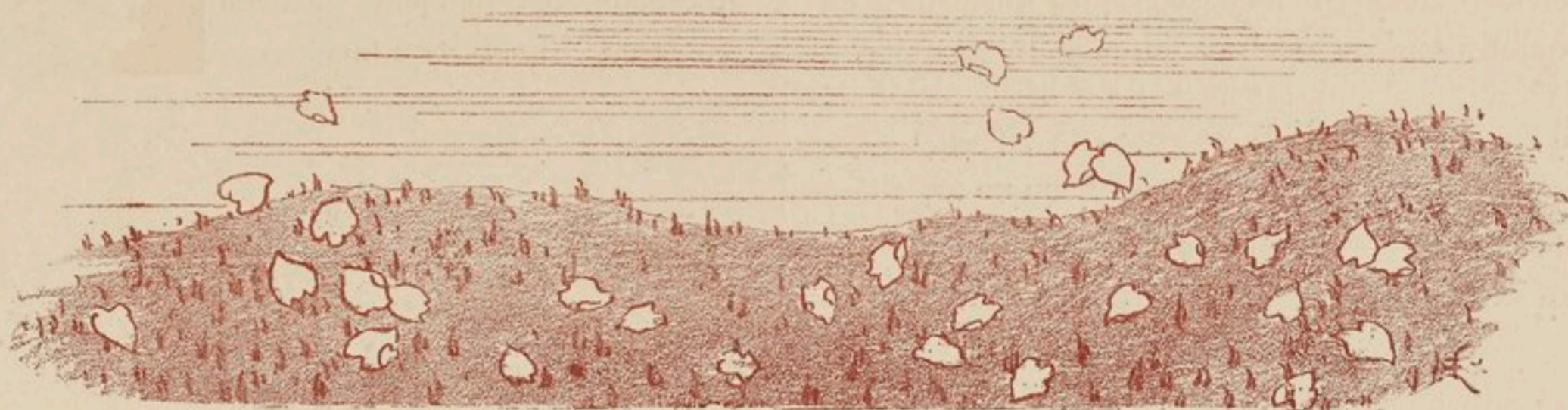
Tout irait donc très-bien pour Shoheï, et l'on pourrait croire que la colère céleste provoquée par son crime d'autrefois est maintenant satisfaite, n'était le souci que lui cause l'état continuellement maladif de sa nouvelle femme. Une hémiplégie, en effet, retient la malheureuse Otori clouée sur son lit trois cent soixante-cinq jours par an.

Une fois que, pendant un de ses voyages, il passait près du temple de Hengouan, Shoheï fit la rencontre d'un adolescent dépenaillé, venu là en pèlerinage.

Frappé de la physionomie intelligente et douce du petit pèlerin, le marchand de bois s'arrête et l'interroge. L'inconnu raconte son histoire. Dès les premiers mots, un soupçon étrange traverse l'esprit de Shoheï. Bientôt il n'en peut plus douter : — le pauvre garçonnet, qui se nomme Chomatz, et qui vient, dans son récit, d'exprimer les

sentiments de la piété filiale la plus ardente et la plus noble, est le fils de Tchoské, l'arbitre de la querelle des chasseurs, celui-là même qu'il a, lui Shoheï, assassiné pour une douzaine de rios!

A cette découverte, un léger frisson court sur les membres du riche négociant. Il lui semble que cette rencontre est encore un avertissement céleste, et ne voulant pas, de peur de représailles, s'y montrer rebelle, il engage tout de suite Chomatz... comme domestique.





VI



EN ce temps-là, Shoheï venait de recevoir quelques spécimens de « poissons d'or », d'une grande valeur alors, puisque l'espèce était encore à peu près inconnue au Japon. Il y tenait donc beaucoup et s'amusait fort à les voir s'ébattre dans les eaux vives de son jardin.

Commis à l'emploi de jardinier, le jeune Chomatz se trouvait être, par suite, le gardien naturel des jolis poissons. Il avait, en outre, charge de surveillance sur Chotaro, le petit garçon du marchand de bois.

Il advint qu'une nuit les poissons disparurent. C'était un événement. En le constatant, Chomatz demeura consterné. Le moyen, en effet, d'expliquer cette disparition? Dans sa pensée, sans doute, il était évident que les poissons d'or avaient été dévorés par les renards. Mais cette conviction, comment la faire entrer dans l'esprit du maître? Et, de fait, Shoheï, loin d'accepter l'hypothèse si judicieuse de l'orphelin, se met dans une violente colère :

— Mensonge! s'écrie-t-il; les renards ne viennent pas dans mon jardin. Si les poissons ont disparu, c'est que tu les a volés!

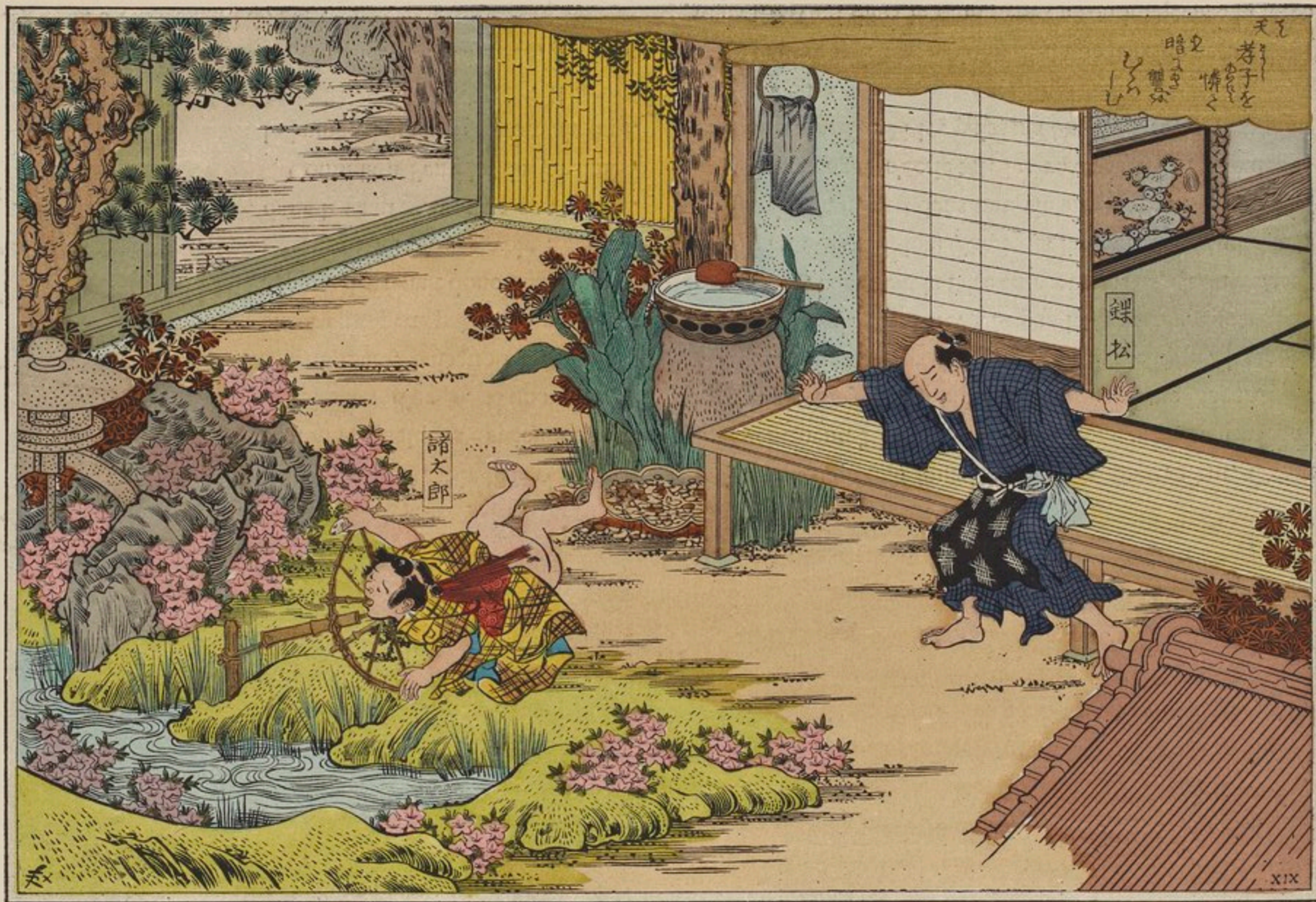
Le pauvre jardinier — indigné d'une pareille accusation, mais trouvant dans le sentiment de son innocence la force

CHOMATZ, devenu domestique de Shohéi, s'élance vers le *Ymui-hari-Wana* (piège de l'arc tendu), auquel s'est laissé prendre CHOTARO, l'enfant de la maison.

Ce n'est pas sans vraisemblance que les renards sont accusés par Chomatz d'avoir dévoré les poissons rouges : ces carnassiers passent pour être très-friands de cyprins et très-habiles en ce genre de « pêche à coups de pattes ».

Les plantes qui entourent le *torô* (lanterne de pierre) et contourment le bassin, sont des *isoutsouji* (azalées).

Nous retrouverons ici, à l'angle du petit trottoir à claire-voie, le bassin aux ablutions, et la coupe de bronze, avec grande cuiller de même métal, posée sur un petit rocher naturel au pied duquel se trouve un autre récipient, à moitié enterré et rempli de cailloux, servant à l'écoulement de l'eau. Au-dessus, suspendu à un anneau, le *tenogui*, petite serviette de coton servant à s'essuyer les doigts; ces différents objets indiquent de la façon la plus gracieuse le voisinage du cabinet indispensable à toute maison bien tenue.



CHOTARO

CHOMATZ

Parce que Chomatz fut un bon fils, la Providence lui suscite une vengeance inattendue.

de se défendre — finit par obtenir le droit de prouver au moins la probabilité de ce qu'il avance, c'est-à-dire la venue quotidienne des renards dans la propriété. Et, sans plus tarder, il va disposer, au bord du ruisseau, un piège habilement dissimulé parmi les arbrisseaux : — c'est un arc bandé dont la flèche doit, au moindre frôlement, partir sur qui l'effleure.

Toutes dispositions minutieusement prises pour assurer le succès de son expédient, il s'éloigne, et, plein de confiance, attend à l'écart le moment d'en vérifier le résultat. Quand il juge écoulé le temps nécessaire pour que le piège ait fait son œuvre, il retourne vers l'endroit où il l'a mis. Du plus loin qu'il peut l'apercevoir, il constate avec joie que la place n'a plus le même aspect. Alors il hâte le pas. Au fur et à mesure qu'il approche, l'espoir graduellement se change en certitude : « La bête est prise ! » N'y tenant

plus, il se précipite, — puis s'arrête, atterré tout à coup, devant l'arc détendu...

Hélas! la victime, à demi cachée par les broussailles, qu'il a sous les yeux, n'est pas un renard, mais bien Chotaro, le fils unique de Shoheï!

Revenu de son premier effarement, Chomatz essaya en vain de rappeler le pauvre petit être à la vie. La mort qui le tient ne veut pas le rendre. Aussi, dans son désespoir, l'innocent meurtrier prend un parti suprême : — il s'entaille profondément un doigt, trempe dans le sang vermeil qui s'échappe le bout d'un pinceau, et, d'une main ferme, il écrit sur un rideau extérieur de la maison ces quelques mots : « Cause involontaire de la mort de l'enfant, Chomatz se tue pour le venger. »

Et, rapide, il s'enfuit en cherchant à quel supplice il allait se condamner.





VII



u lieu de le suivre, nous demandons la permission de présenter à nos lecteurs un nouveau couple.

L'homme s'appelle Joatchi. — C'est le frère cadet de Mataïtchi, le chasseur qui mourut en prison, accusé du meurtre de Tchoské. Mataïtchi laissa partir sans regrets son jeune frère. L'enfant à quinze ans vint à Kioto, la capitale. Il passa là cinq ou six années à tenir les écritures dans des maisons de commerce. Très-intelligent, il devint vite expert dans son métier; il composa même quelques poésies assez

remarquables. Par malheur, son intelligence ne s'exerçait pas seulement aux choses honnêtes. Il la mettait aussi volontiers au service de ses mauvais instincts.

A la suite d'un vol commis au préjudice de son patron, il dut quitter la capitale pour revenir à Mino, dans l'espérance de trouver l'hospitalité chez son frère. Mataïtchi était mort. Alors commença pour Joatchi une existence errante d'opprobre et de dégradation à travers les provinces : tantôt ici vivant d'expédients, de rapines et de brigandage au besoin; tantôt ailleurs allant d'auberge en auberge mendier un peu d'argent en échange d'une chanson.

La femme se nomme Tatski. — Elle était mariée. Son mari vivait loin d'elle au service d'Ikkakou. C'était

JOATCHI et TATSKI se tiennent dans la cour intérieure d'une habitation misérable : les murs dégradés sont réparés, par places, à l'aide de bouts de papier et de morceaux de chiffon.

On vient de prendre du *saké* chaud (eau-de-vie de riz); le *kambin* (bouilloire de métal), à droite de Joatchi; à sa gauche, une blague à tabac qui laisse dépasser le bout d'une pipe; devant lui, le *hibachi* (allumoir à cendres chaudes, doublé de cuivre intérieurement), raccommodé avec du papier. Dans la pièce du fond, une marmite sur le feu.



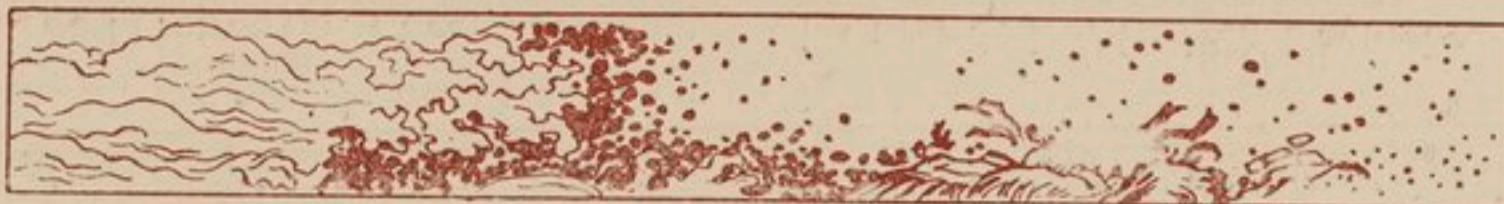
TATSKI.

JOATCHI.

Dans le village de Tegouti, Joatchi vit misérablement avec Tatski

Tchoské, qui annonça son retour quand il n'eut plus de maître; mais des jours se passèrent, il ne revint pas. Pendant longtemps elle l'attendit, mais sans songer, d'ailleurs, qu'elle pouvait se livrer à quelques démarches pour savoir ce qu'il était devenu. L'absence se prolongeait. C'est à ce moment qu'elle rencontra Joatchi. — Dans les premiers temps de sa liaison, tout alla bien. Mais vint la misère. Et l'on comprit que l'amour n'atténue pas suffisamment certaines duretés de l'existence. Alors Tatski pensa que les jours seraient moins difficiles avec le mari perdu. Le mieux était donc encore de le retrouver. Et cette réflexion

l'amena tout naturellement à se mettre en campagne. Les investigations ne furent ni longues ni compliquées. La digne femme apprit tout de suite que Tchoské avait été assassiné d'un coup de fusil, que son meurtrier était mort en prison et que, par conséquent, elle était libre. Tatski fit la grimace : la nouvelle était bien inopportune, et la déception vraiment rude. L'expédient semblait si commode ! Auquel recourir à présent ? Par bonheur, nos amants sont gens de ressource. Il y a tout lieu de croire qu'ils trouveront une combinaison plus heureuse et tout aussi propre à les tirer de leur indigence actuelle.



VIII

TATSKI, mise avec grande recherche, minauda auprès de SHOHEÏ, qui ne songe plus à dire son chapelet.

JOATCHI, vêtu du *mino* (pardessus de paille qui se porte en temps de pluie), salua sa maîtresse en se tenant à distance.

La chapelle, dédiée à Zizo, protecteur des enfants, est construite en bois. On y voit une foule de menus objets qui méritent une description spéciale :

À droite et à gauche de l'entrée, deux espèces de bornes en pierre :

Sur celle de droite, en regardant l'autel, cette inscription : *Mi-*



HEZ Shoheï, les événements sombres s'étaient précipités. En apprenant la catastrophe dont son petit garçon venait d'être victime, sa femme avait été mortellement frappée. Quelques heures plus tard, le marchand de bois était veuf pour la deuxième fois.

Très-affecté du double deuil qui l'atteignait ainsi coup sur coup, il se fit un devoir d'aller, aussi fréquemment que possible, promener sa mélancolie dans le cimetière où reposaient les restes de Chotaro et d'Otori.

Plusieurs fois déjà, sur la route qui de sa maison mène au champ des morts, l'époux inconsolé avait fait rencontre de deux personnages, dont l'un — une femme — paraissait, à sa mise, être d'une naissance illustre; l'autre — un homme — gardait auprès d'elle l'attitude respectueuse d'un dévoué serviteur.

Et cette rencontre l'avait intrigué.

D'autant plus que la promeneuse semblait, de son côté, prêter chaque fois un peu plus d'attention au marchand qui passait.

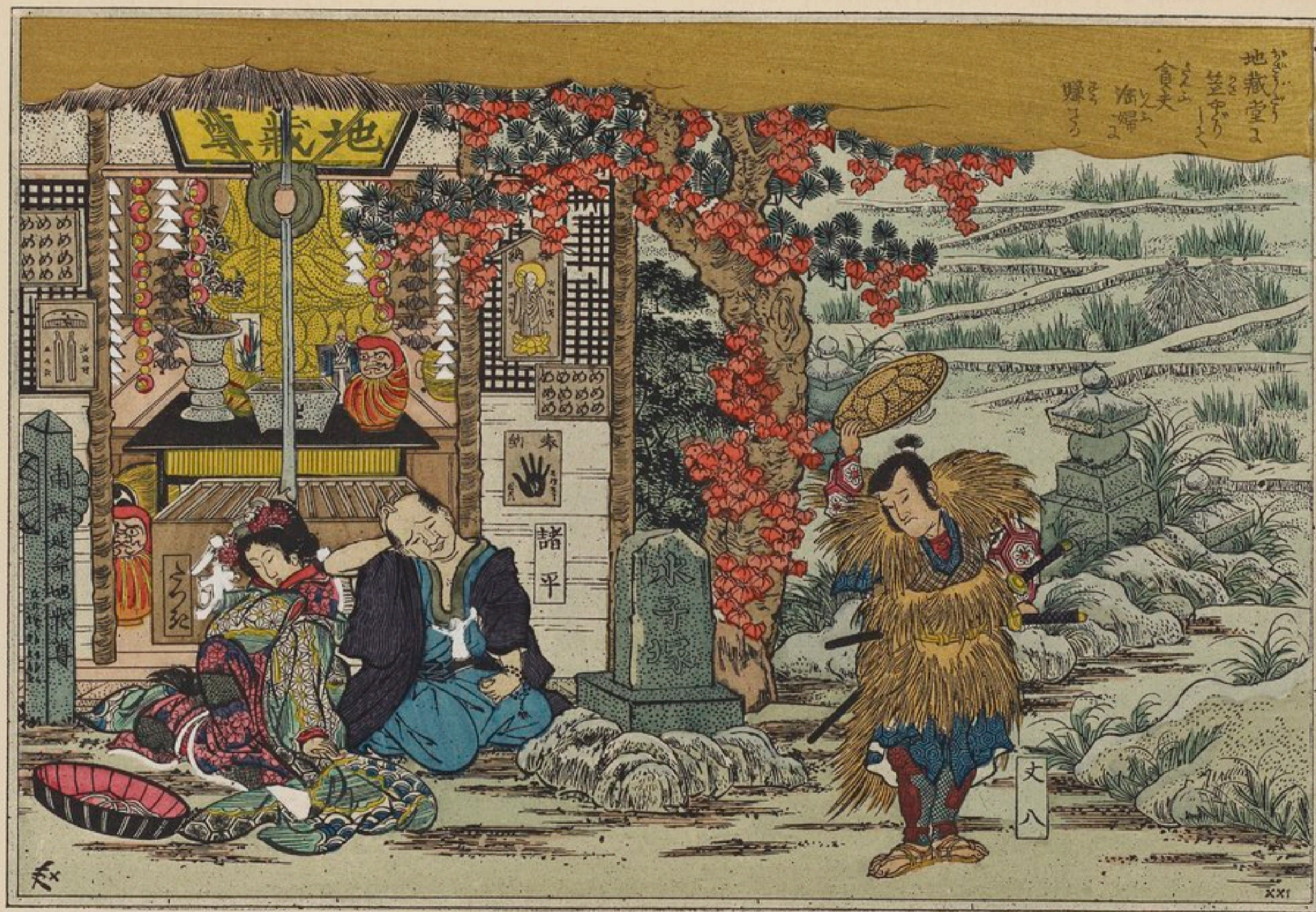
Un jour qu'il était à mi-route et que non loin cheminait aussi le couple si souvent remarqué, un violent orage éclata. La pluie tombe à flots. Par chance, un petit

zou ho zouka. (Pierre commémorative pour les enfants mort-nés.)

Sur celle de gauche : *Nemou yèn-mei-zizosson.* (Salut à Zizo qui nous donne de longs jours.) — Dans la partie supérieure de cet obélisque minuscule est encastrée une sorte de roue mobile qu'un enfant peut faire tourner : c'est un moulin à prières.

De chaque côté de la porte, sur les murs, des ex-voto; l'un, de forme allongée, à droite, est l'image peinte du dieu; au-dessous, l'empreinte d'une main, témoignage de reconnaissance pour une prière exaucée. Entre les deux, dans un cadre, le caractère japonais qui signifie « œil » douze fois répété; offrande faite à la suite d'une guérison d'ophtalmie. — Le même motif se retrouve à gauche, au-dessus d'un cadre contenant un peigne et deux épingles à cheveux, dons d'une mère inquiète de la santé de son enfant.

Au-dessus de la porte, sur fond d'or bordé de noir, le nom du dieu Zizo. En avant, un gong et son tampon muni d'un cordon qui le place à portée de la main : le fidèle qui vient faire ses dévotions met le tampon en branle, le gong résonne, et voilà



TATSKI.

SHOHEI.

JOATCHI.

Au pied de l'autel de Zizo, une femme licencieuse excite les convoitises d'un homme riche.

le dieu prévenu qu'on lui demande audience! — En même temps qu'il fait ce signal, le suppliant doit déposer — dans la caisse carrée, en bois, à claire-voie, servant de tronc, — un *nabe sen* (piécette de fer d'une valeur infime, puis qu'elle ne représente guère que la centième partie d'un sou).

Derrière le « tronc », la table en laque noire adossée à la plateforme qui occupe le fond du réduit, un peu sombre, où brille la statue de Zizo, en bronze doré.

Sur la table, un vase de fleurs; puis les joujoux qu'on veut faire, par l'entremise du dieu, passer en paradis aux enfants morts : un ballon, des raquettes, l'empereur et l'impératrice en grand costume... de carton; l'image grotesque de Darmah, le propagateur du bouddhisme en Chine; un tambour...

De chaque côté du gong pendent, enfilées, ici des découpures figurant des triangles ou des singes pelotonnés en boule, là des grues en papier.

temple, la chapelle de Zizo, se trouve à quelques pas. La même idée germe simultanément dans le cerveau des trois promeneurs, qui se réfugient sous l'abri du toit sacré.

Là, naturellement, on fait connaissance. La dame se déclare la propre sœur cadette de Yorinori, le prince détrôné jadis par Saïto-Dosan. Quant à son compagnon, c'est un honnête serviteur qui ne veut pas délaisser sa maîtresse dans le malheur. — La fille d'un prince!... A cette nouvelle, l'imagination de l'ambitieux marchand de bois s'enflamme incontinent. S'il pouvait!... Pourquoi non? Ce père, après tout, s'il fut puissant, est aujourd'hui dépossédé, tandis que Shoheï, s'il fut pauvre, est riche actuellement. La princesse, en somme, ne ferait pas une si mauvaise affaire. Peut-être est-ce, d'ailleurs, son avis aussi, car elle n'a pas l'air de le regarder d'un œil trop hautain.

Tout cela était si judicieusement raisonné, Shoheï avait

si bien compris la situation, que sa demande, timidement faite, fut agréée sans réticence. Quelque temps après, le troisième mariage du négociant était célébré, et le plan audacieux conçu par Tatski et Joatchi réussissait au delà de leur espérance.

En apprenant qu'un homme riche et désormais libre vivait dans le voisinage, nos aventuriers, à bout de ressources, avaient imaginé cette ingénieuse combinaison. Les frais de costumes appropriés aux rôles qu'ils s'étaient distribués avaient, il est vrai, absorbé leur dernier pécule, mais on conviendra qu'en définitive ce n'était pas là un trop mauvais placement.

A peine le mariage accompli, le *fidèle serviteur*, habile à sauver les apparences, prétextait du service de la *princesse* pour aller faire un petit voyage. Son absence fut de courte durée. Il dut, en effet, revenir au plus tôt, rappelé par le nouveau marié lui-même, qui l'installa dans son établissement en qualité de teneur de livres.





IX



VERS cette époque, un édit fut promulgué qui produisit, dans toute la contrée, une sensation profonde. Ce document, émané du pouvoir suprême, brisait une tradition ancienne en prohibant pour l'avenir l'abandon par leurs parents des enfants nés le cinquième jour du cinquième mois. Comme corollaire, il comportait l'article suivant :

« Le père ou la mère qui, sous le bénéfice de la tolérance passée, ont abandonné un ou plusieurs de leurs enfants, nés dans les conditions susdites, sont, par les

« présentes, autorisés à les retirer des mains de ceux qui les ont recueillis, à charge pour les réclamants :

« 1° De faire preuve authentique de leur droit à réclamation;

« 2° D'indemniser la famille d'adoption de tous les frais — entretien, nourriture, éducation — que chaque enfant réclamé aura pu coûter. »

Cet édit réveille dans l'esprit de Shoheï des souvenirs longtemps endormis. Est-ce qu'il n'a pas une fille dans ce cas-là? Oui, certainement. Il se rappelle même les moindres détails de l'abandon. Bien plus, il sait exactement où la retrouver. Or, maintenant qu'il est immensément riche, que penserait-on de lui s'il ne mettait pas à profit l'autori-

SHOHEI, — le maître du chantier, — se dispose à aller réclamer sa fille Okoma, qu'ont adoptée les SAÏ-SAKOU : il endosse ses plus beaux habits. Un de ses commis, KIZO, porteur de présents, — qui consistent en deux paniers, l'un de poisson, l'autre de saké, — se dispose à l'accompagner.

Près du chien de garde, des piles de planches, pourvues d'une inscription indiquant la mesure et la qualité du bois.

Dans une sorte de logette, au fond, JOATCHI dans l'exercice de ses fonctions de teneur de livres; en avant, TATSKI debout, un chat sur le bras; ils considèrent tous deux avec la même inquiétude le départ du patron.

Assis, à droite, un charpentier, reconnaissable aux outils passés dans sa ceinture, accepte d'un serviteur de la maison la tasse de thé qu'il est d'usage d'offrir à tout client.



KIZO.

SHOHEI.

TATSKI.

JOATCHI.

Le père, devenu riche, s'en va chercher sa fille abandonnée jadis.

sation légale ? D'autre part, le ressentiment céleste dont il a naguère éprouvé les cruels effets se calmera peut-être enfin devant cet acte de réparation spontanée. En tout cas, il serait bien maladroit à lui de n'en pas courir la chance.

Dès le lendemain, le marchand de bois, pourvu de magnifiques présents, et notamment du chapelet d'or enlevé au tombeau fantastique, prenait le chemin qui mène à la demeure de Saï-Sakou.

Le mariage de Saï-Sabro et d'Okoma venait d'être décidé. Les préparatifs de toute sorte avançaient rapidement. La mère du fiancé, voulant bien faire les choses, avait expressément commandé une pièce de soie d'une longueur de quatre-vingt-huit pieds — alors que celles de vingt-six pieds sont déjà considérées, pour ce genre d'étoffe, comme d'une dimension peu commune. En outre, et par une délicate allusion à l'enfance de sa future bru, Kokikio avait fait exécuter en broderie des figures de poneys sur le précieux tissu. Or, il avait été décidé que de cette merveilleuse étoffe on tirerait trois robes : une pour Saï-Sabro, les deux autres pour Okoma. Déjà même celles-ci sont achevées quand survient Shoheï.

La désolation fut grande dans la famille quand on apprit l'objet de cette visite. Ainsi donc cette enfant si chère à tous, élevée au milieu d'eux, était la fille d'un étranger !

Et cet homme, qui ne se souvient de sa paternité qu'au jour où l'enfant est devenue une grande et belle fille, pourrait l'arracher à ceux dont les tendresses l'ont seule faite ce qu'elle est ? Mais ce serait une infamie, cela n'est pas possible !

Le marchand de bois proteste de sa gratitude ; puis il arguë du service rendu à Saï-Sakou, qui lui doit la vie, et finalement, pour couper court aux récriminations, invoque les termes formels du récent édit. Faut-il donc s'incliner ? Pas encore. Une dernière espérance germe au cœur de toute la maisonnée. La loi veut des preuves. Si l'homme n'en avait pas ? Hélas ! Shoheï a tout prévu. Celles qu'il a sont au nombre de trois : la fille nouveau-née déposée autrefois sur le seuil de cette maison était vêtue d'une étoffe brodée de poneys ; — elle était marquée sur la poitrine d'un petit signe facile à vérifier ; — enfin, dans la doublure de sa robe, une inscription avait été glissée : le nom d'un génie tutélaire.

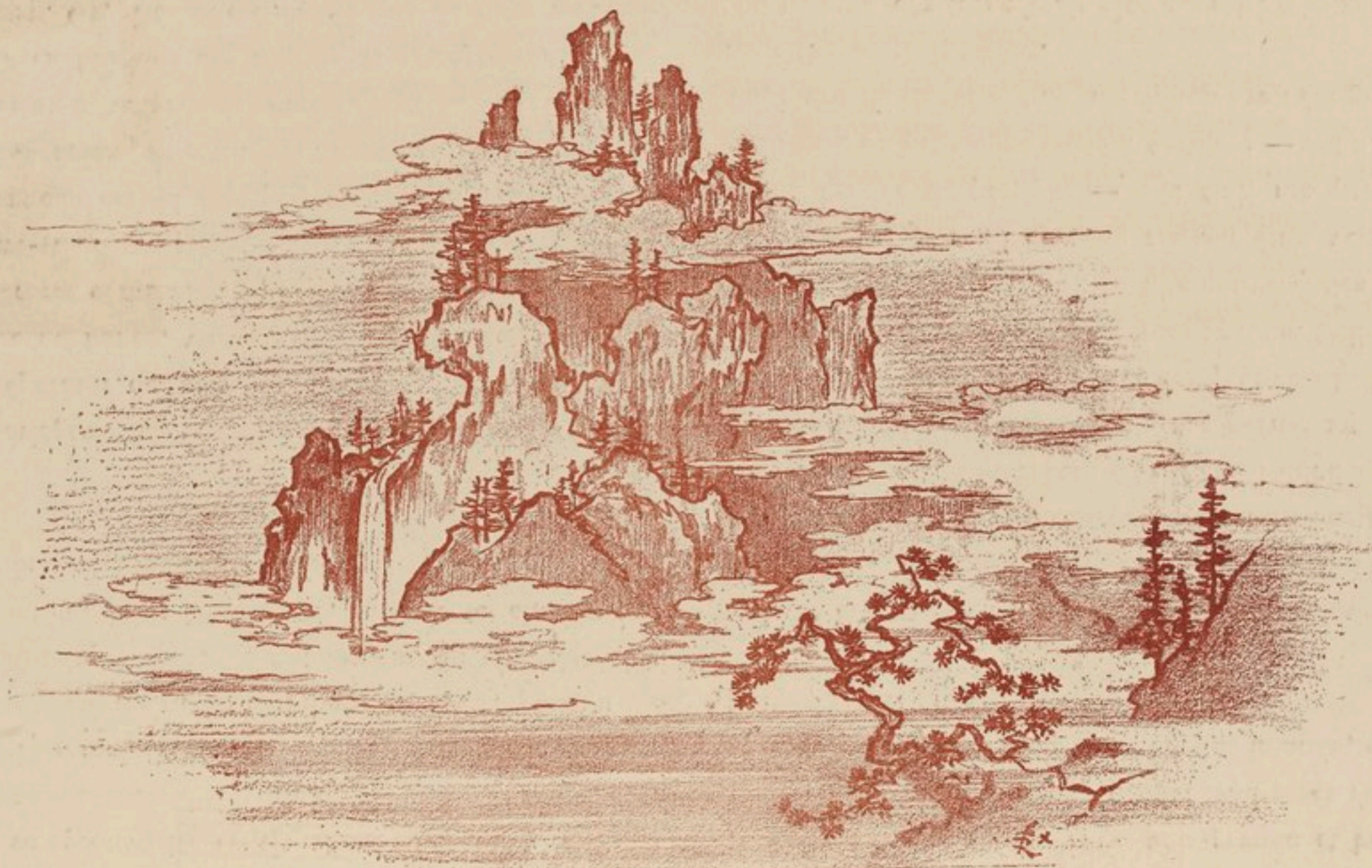
Le doute dès lors n'était plus permis. Il fallait se soumettre.

Pour être d'ailleurs tout à fait en règle avec les prescriptions souveraines, le marchand de bois s'est empressé d'offrir et les présents et le chapelet, en remboursement des dépenses faites. — Dans la noblesse de leur âme, les

braves gens s'indignent de l'offre, qu'ils repoussent. On leur déchire le cœur : ce n'est pas de l'argent qui peut guérir une pareille blessure. Ils entendent si peu se faire payer l'horrible restitution, qu'ils veulent, au contraire, laisser à la chère enfant un dernier gage de l'affection

rompue : — elle emportera les deux robes que la mère destinait à la fiancée de son fils.

C'est au milieu des sanglots que Shoheï repasse — avec sa fille en larmes — le seuil, tout à l'heure si joyeux et si triste à présent, du bon Saï-Sakou.





X



Le premier acte d'autorité paternelle du marchand de bois envers Okoma fut de lui signifier qu'elle eût à ne plus songer au beau Saï-Sabro.

Si noble qu'il fût, Saï-Sakou était pauvre. Et la fille du riche marchand devait oublier Saï-Sakou ! Le mari qui lui convenait ne pouvait être que le possesseur d'une immense fortune. On le lui trouverait.

La jeune fille écoute en silence, les yeux baissés, mais en se faisant le serment intime de désobéir de son mieux. Aussi va-t-il falloir qu'elle soutienne un combat sourd

et continu contre la volonté de cet homme, père par calcul, riche par aventure. Bien des luttes se préparent.

Si la découverte, en effet, de cette famille inattendue dérange tous les projets d'Okoma, l'intrusion imprévue d'une grande fille dans la maison contrarie tous les desseins de la nouvelle épouse et du teneur de livres. En sorte que Tatski et Joatchi se promettent, dès le premier jour, de la ruiner au plus vite dans l'esprit de son père et, partant, de se débarrasser d'elle à bref délai. Et sans perdre de temps, l'aimable couple se met en devoir d'organiser autour d'Okoma un système d'inquisition et d'espionnage de tous les instants.

Elle, ne songe qu'au fiancé perdu.

KOKIKIO a la coiffure de cérémonie des dames nobles : elle s'apprête à verser — dans la tasse que lui tend Saï-SABRO, son fils — le saké, breuvage consacré. Sur la casserole qui le contient, deux papillons de papier, symbole des fiançailles. — Au second plan se tiennent Saï-SAKOU, le père du garçon, et MAKIMOURA-NAGAMITI, le père de la jeune fille en cause. Vider la tasse, c'est prendre l'inéluctable engagement d'épouser IKOMA; ainsi va faire Saï-Sabro...

A ce moment précis la mouche SEI-FOU s'envole invisible à tous les yeux et s'enfuit! C'est le témoignage matériel de la désaffection de Saï-Sabro pour Okoma.



SAÏ-SAKOU.
KOKIKIO.

SAÏ-SABRO prend l'engagement d'épouser Ikoma.

MAKIMOURA-NAGAMITI.
SAÏ-SABRO.

Mille expédients se présentent tour à tour à sa pensée, tendant tous à ce but unique : revoir Saï-Sabro. Mais elle a beau s'ingénier pour les mettre en œuvre, ils échouent l'un après l'autre, sous une infatigable surveillance. Pourtant rien ne la décourage.

Parmi les employés du chantier se trouve un jeune commis, nommé Kizo, qui, plus que tout autre, lui semble intelligent et bon. Okoma, trouvant nécessaire de se l'attacher, le comble de gracieusetés. Peut-être, l'occasion venue, pourra-t-elle utiliser, au profit de ses amours, un dévouement qu'elle suppose facile à conquérir.

Pendant que la jeune fille s'épuise en tentatives vaines jusqu'ici, mais patiemment recommencées, que se passait-il au logis par elle tant regretté?

Saï-Sabro, sombre et taciturne, rêvait naturellement à sa fiancée perdue. Ses parents, craignant pour lui les suites d'une mélancolie aussi opiniâtre, prirent la résolution de tenter une diversion violente. Et l'on entretint le pauvre rêveur, discrètement d'abord, puis en termes plus clairs, de la possibilité d'un autre mariage. On devine avec quelle indignation profonde il protesta, les premières fois, contre un semblable projet. Mais le père y faisant de fréquentes allusions, la mère en reparlant sans cesse ouvertement, et — d'autre part — Okoma,

qui ne donnait plus signe de vie, paraissant ne plus songer à ses amours brisées, il advint ce qu'il était aisé de prévoir. Saï-Sabro finit, à la longue, par s'accoutumer à l'idée suggérée. Le temps, complice des siens, faisait en lui sourdement son œuvre. Si bien qu'enfin, moitié par lassitude, moitié par dépit, il cessa tout à fait de se défendre. Il ne s'agissait, au reste, que de resserrer les liens de famille. La nouvelle fiancée était une Makimoura,

petite-fille de Makimoura-Aymon, fille de Makimoura-Nagamiti, le frère cadet de Makimoura-Kokikio; elle se trouvait, par suite, cousine germaine de Saï-Sabro. On l'appelait de son petit nom Ikoma. Le mariage fut arrêté. — Quelques instants avant que Saï-Sabro eût donné son consentement formel et définitif, une mouche couleur d'émeraude sortit d'un pli de sa robe et, par la fenêtre ouverte, s'envola.

Cortège des porteurs de cadeaux pour le mariage de Saï-Sabro et d'Ikoma.

Ces présents sont la dot de la fiancée. Ils consistent en objets mobiliers tels que le *tanjou* (armoire contenant les vêtements), le *nagamoti* (coffre renfermant la literie), etc., etc.

Les mariages ont généralement lieu le soir. Aussi les porteurs sont-ils précédés de serviteurs tenant des lanternes allumées, marquées au nom de la famille.



Le cortège des présents de noce.

Kizo n'avait éprouvé tout d'abord qu'un peu de surprise et beaucoup de reconnaissance pour les délicates attentions de sa maîtresse. Mais bientôt les innocentes familiarités dont il était l'objet en autorisèrent quelques-unes de sa part. Alors, entre elle et lui s'établit un courant continu de sympathie et d'abandon qui ne pouvait être sans danger que pour elle, dont le cœur n'était plus libre.

Que dire de plus? Le jour vint où le commis dut enfin découvrir que les yeux d'Okoma avaient allumé en lui le

plus violent des incendies d'amour. L'instantanéité de la découverte n'étonnera personne quand on saura qu'amenée de l'autre rive par une forte brise, la mouche Seïfou, la jolie mouche verte envolée tout à l'heure du dos de Saï-Sakou, venait de fondre sur le respectueux Kizo.

De son côté, ce matin-là même, Okoma a fait un rêve étrange :

« Saï-Sabro lui est apparu, n'ayant aux lèvres que des paroles amères. — Je t'aimais, dit-il, et tu m'as trahi!

OKOMA, à son balcon, est circonvenue par la perfide TATSKI.
 Au-dessous, la mouche Sei-Fou, qui vient de quitter Saï-Sabro, fond sur l'infortuné Kizo.



OKOMA. TATSKI.
 KIZO.
 Comment Kizo devient amoureux d'Okoma.

« Depuis le jour où tu fus volée à notre tendresse, je t'ai
 « vainement attendue... Rien même ne m'est venu de toi
 « qui pût me faire espérer que tu te souvenais encore...
 « Pourquoi m'en étonnerais-je ? J'ai ce tort d'être resté le
 « fils d'un noble sans fortune, tandis que tu devenais,
 « toi, la fille d'un riche commerçant. Il fallait que ma
 « fortune changeât comme la tienne pour que ton cœur
 « restât comme le mien... Adieu donc, pour toujours ! »

Elle essaye de lui prouver combien peu fondés sont ces cruels reproches ; il ne veut rien entendre ; suppliante, elle se jette à ses pieds, mais il s'éloigne, ironique et froid. Alors elle court vers lui, veut le retenir, mais l'apparition s'est évanouie ; et c'est en présence du cortège des porteurs de cadeaux de Saï-Sabro à sa future épouse que se trouve maintenant l'infortunée Okoma.

Sous la secousse, Okoma s'est réveillée tout en larmes.

Sans doute cela n'est qu'un songe. Et cependant il se trouve une concordance si étroite, une affinité si intime entre les poignantes affirmations de son rêve et les craintes douloureuses de ses veilles ! — Elle se lève néanmoins, très-résolue à combattre de toute son énergie les pressentiments qui l'assaillent.

Mais soit que, revenant sans cesse à son esprit, le nocturne souvenir ait pris graduellement, pour cette nature impressionnable, le caractère d'un irrésistible supplice ; soit qu'un écho, plus ou moins précis, des projets arrêtés

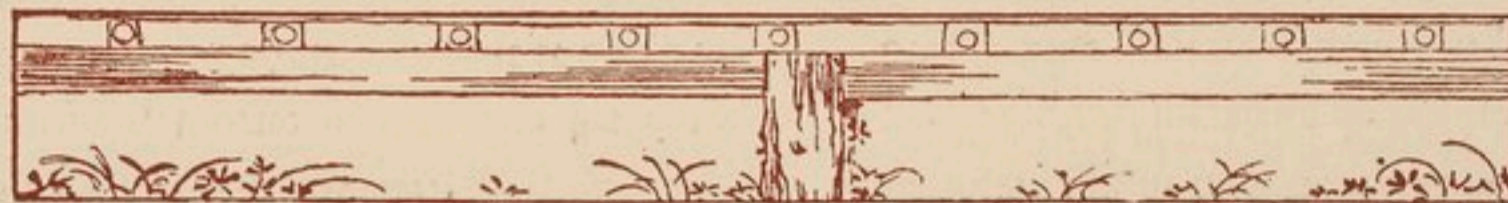
Ce chapitre s'achève sur une réclame de trois pages au bénéfice du spécifique grâce auquel l'héroïne peut désormais poursuivre le cours de ses aventures. Cela paraîtra curieux. Ceci l'est davantage : la raison d'être de la réclame est que le remède breveté dont il s'agit appartient en toute propriété à Bakin lui-même, l'auteur du livre. Or, sans autrement s'émouvoir, l'écrivain vante à plaisir les vertus du médicament, en explique le mode d'emploi, donne l'adresse du dépositaire, etc. — Ne voilà-t-il pas bien distancés nos romanciers français, osant à peine vêtir leurs héros de costumes « confectionnés par le fameux ***, tailleur des têtes les plus couronnées, et dont les magasins, contigus à ceux du célèbre ***, sont un rendez-vous de haute compagnie » !

chez Saï-Sakou ait impitoyablement confirmé la justesse de ses appréhensions, Okoma, vaincue par la douleur, se sent bientôt à bout de forces : la lutte qu'elle soutient depuis quelques heures contre elle-même se termine par une syncope.

Aux cris des serviteurs, le maître est accouru. Pour ranimer sa fille, il a recours en toute hâte aux remèdes les plus fameux et les essaye tour à tour. Aucun ne réussit ;

— blême, inerte, atone, les paupières closes, le cœur sans battement, cet adorable corps semble toujours n'être plus qu'un cadavre. Shohei ne sait plus que faire. Alors quelqu'un vient qui lui remet un nouveau spécifique, complètement inconnu ; le malheureux le saisit en tremblant : si celui-là n'agit pas plus que les autres, c'en est fait de son enfant ! Pâle d'angoisse, il en suit les effets sur ce corps inanimé... — Okoma rouvre les yeux, elle est sauvée !





XI



TATSKI et Joatchi croient avoir — à force d'y penser — trouvé le moyen de perdre Okoma. Alors ils changent, avec elle, complètement de tactique. On la flatte, on la plaint, on l'encourage. A-t-elle besoin du dévouement le plus sincère et le plus désintéressé, qu'elle se fie sans arrière-pensée à sa belle-mère. Tatski ne peut avoir qu'une ambition en effet : c'est d'effacer, à force de tendresse, les préventions que sa situation dans la maison doit avoir fait naître dans l'esprit d'Okoma. — Celle-ci n'en

peut croire ses oreilles, mais on renouvelle si fréquemment les mêmes protestations que ses légitimes méfiances s'endorment graduellement.

Tatski, trouvant le terrain suffisamment préparé, se décide à frapper son grand coup. Un jour, de très-bonne heure, l'air mystérieux, le sein gonflé d'émotion, elle aborde Okoma :

— Une bonne nouvelle, lui dit-elle, et qui va vous combler de joie.

— Vous l'avez vu ! s'écrie Okoma, pour qui toutes les joies de ce monde se résument dans son amour.

— Précisément. Mais parlons bas. J'ai peur d'une surprise. Écoutez-moi sans m'interrompre. Il vous aime tou-

jours, seulement il doute de vous. Bien que j'aie tout dit pour le convaincre de votre fidélité, il exige un rendez-vous. J'ai dû lui promettre que vous le lui donneriez prudemment par lettre anonyme et sans suscription, sauf à joindre à l'écrit, comme preuve d'authenticité, l'une de vos robes de noces.

Okoma, suspendue aux lèvres de Tatski, l'a laissée parler sans souffler mot. D'une main elle comprime les furieux battements de son cœur, de l'autre elle essuie les larmes de joie qui lentement, sur ses joues pâlies, coulent de ses grands yeux, où la fièvre a mis toutes ses flammes. Puis elle se lève, jette quelques lignes sur le papier, plie soigneusement la robe demandée, remet le tout à Tatski, et, pour la première fois, lui serre les mains avec une effusion qui trahit l'immense allégresse dont l'âme de la pauvre fille est en ce moment pénétrée.

De même que Tatski avait abordé Okoma, de même, quelques instants après la scène ci-dessus décrite, Joatchi abordait le petit Kizo :

— Voilà deux objets dont on m'a chargé pour vous : ce paquet et ce pli. J'ignore ce que c'est. Toutefois il me semble bien que ce ne sont pas là des messages de haine. Soyez prudent et ne me compromettez pas.

Puis il s'éloigne, un doigt sur la bouche.

Le commis, fort surpris, tourne et retourne les deux objets, cherchant à deviner et d'où ils viennent et ce qu'ils

peuvent contenir. Mille suppositions saugrenues se sont déjà succédé dans son esprit, quand il se souvient de l'air mystérieux du commissionnaire et de sa phrase équivoque sur la nature de la commission. Alors une espérance absurde s'empare de sa pensée. Aussitôt il va, palpitant, s'enfermer chez lui. Là, certain d'être seul, il ouvre le pli : c'est un rendez-vous d'amour pour le soir même ; mais le billet n'est pas signé ! de qui est-il ? d'elle, peut-être. Et tout en se gourmandant d'avoir pu concevoir un seul instant l'illusion d'un pareil bonheur, il a déficelé le petit paquet. A la vue de la robe d'Okoma — qu'il reconnaît pour en avoir admiré vingt fois les broderies originales — le brave garçon est pris d'une soudaine ivresse. Il a des envies folles de danse et de gambades, des démangeaisons d'éclats de rire et de chansons. Il lui paraît qu'il est grandi de plusieurs pieds, et déjà voici qu'il tire pièce à pièce toute sa défroque, ne trouvant rien d'assez beau pour parer, dans quelques heures, cette grande fête de son cœur.

A ce moment, il entend au dehors des voix qui l'appellent. Il cache en toute hâte la précieuse soie brodée de poneys, glisse la lettre dans sa poitrine et descend.

Tandis que le commis se livrait en son réduit aux explosions sans témoin d'un délire sans contrainte, voici ce qui se passait dans l'intérieur de Shoheï :

Une femme qu'il ne connaissait pas était venue à lui :

« Je me nomme Mafouzi, avait-elle dit; je suis la mère
« de votre commis Kizo, et je viens vous le redemander.
« Comme vous avez toujours été très-bon pour mon cher
« enfant, je vous dois de vous expliquer les raisons qui
« m'obligent à le retirer de votre chantier. Et, pour que
« vous les compreniez, il faut vous résigner à entendre
« l'histoire, très-courte d'ailleurs, de ma vie. »

Le marchand de bois, à qui le jeune homme rendait de véritables et loyaux services, exprima les regrets que lui laisserait son départ et ajouta :

« Toutefois, s'il le faut absolument, j'abandonnerai
« mes droits sur votre fils. Donc, puisqu'il vous plaît de me
« donner des explications, je vous en remercie et je vous
« écoute. »

Mafouzi continua :

« Je suis veuve depuis longtemps. Injustement accusé
« d'un crime qu'il était incapable de commettre, mon
« mari est mort, de rage et de honte, dans une prison. Je
« restais seule avec mon petit garçon, alors âgé de cinq
« ans, et qui, de son nom d'enfant, s'appelait Kitaro. Com-
« ment l'élever? Ce fut le terrible problème de tous mes
« jours et de toutes mes nuits au commencement de mon
« veuvage. Jusque-là, nous avions vécu largement des pro-

« duits de la chasse de son pauvre père. Cette ressource
« venant à nous manquer, tout nous manquait. Ce fut
« bientôt une effroyable misère. »

L'émotion faisait trembler la voix de la pauvre femme. Sa douleur contenue l'étouffait. Elle fit une pause.

La mère de Kitaro reprit la parole :

« Touché de nos malheurs, mon beau-frère consentit
« enfin à nous recueillir. Nous vécûmes chez lui tranquilles
« pendant quelques années. Puis la dernière épidémie les
« emporta, ma sœur et lui, successivement, et leur fille
« Okimi n'eut plus dès lors d'autre appui que moi. Ses
« parents, comptant à bon droit sur ma gratitude, avaient,
« par leur testament, exprimé dans les termes les plus
« touchants le vœu d'un futur mariage entre elle et mon
« fils. Tous deux étaient trop jeunes pour que j'y songeasse
« alors. En attendant, je dus prendre la décision de
« faire travailler Kizo. C'est à ce moment qu'il entra chez
« vous.

« Certes ma destinée n'a pas été douce. Vous n'avez
« point oublié la terrible inondation qui désola naguère
« tout le pays. Au temps où, la crue ayant cessé, les eaux
« commençaient à se retirer, je me promenais au bord
« du fleuve. Tout à coup, presque à mes pieds, un objet
« à demi submergé encore attire mon attention. Je le ra-

« masse : c'était une bourse contenant, avec un « bois reli
« gieux » sur lequel le nom d'une morte était écrit, une
« somme de douze rios!... »

Shoheï ne put, à ces paroles, retenir une exclamation à laquelle Mafouzi, du reste, n'attacha pas grande importance, puisqu'elle n'interrompit même pas son récit :

« Cette bourse, qui ne m'appartenait pas, je l'ai por-
« tée chez le maire. Mais les années s'écoulèrent, personne
« n'est venu la réclamer, et, la prescription étant acquise,
« on m'a restitué ma trouvaille. Maintenant que me voici
« hors d'embarras et que mes jeunes enfants sont en âge,
« le moment est venu d'accomplir le vœu du testament.
« Voilà pourquoi je remmène Kizo à Foukouzouka. Outre
« que je ne voudrais pour rien au monde désobéir à la
« dernière volonté de ceux qui furent nos bienfaiteurs,
« j'ai hâte de voir Kizo relever le nom de la famille, qui
« sans lui s'éteindrait... le nom des Mataïtchi... »

Tandis qu'elle parlait, Shoheï, tout à ses pensées, re- voyait son crime se dresser devant lui. Et le misérable comprenait l'énormité de ses fautes. Il voyait l'argent produit du crime perdu par le meurtrier et retrouvé, par qui? Par la veuve de l'innocent, mort pour le coupable! Et cet enfant vivant d'un emploi trouvé chez celui-là même

qui l'a fait orphelin! Et cette épouse qui vient, sans le savoir, infliger le supplice de sa présence et de ses larmes à l'auteur de son veuvage!...

Shoheï a hâte d'être débarrassé le plus tôt possible de la mère et du fils, ce double spectre de son forfait ressuscité. Aussi, loin de voir une objection au départ du jeune homme, trouva-t-il les plus beaux raisonnements du monde afin d'affermir Mafouzi dans un dessein trop honorable pour être différé d'une seconde.

C'est alors qu'il donne des ordres pour qu'on fasse venir le commis.

Tout rayonnant de son bonheur intime, notre amoureux se trouve inopinément en présence de sa mère. A l'extrême joie qu'il éprouve de la voir succède, sans transition, l'effroyable douleur que lui cause le motif de sa venue. C'est un coup de foudre!

Que faire et que dire? Sur quelles raisons sérieuses et décisives appuyer sa résistance? Argüera-t-il de son attachement à son maître? Mais Shoheï lui-même déclare que, en raison des motifs allégués par la mère, il se fait un point d'honneur de ne plus, dès à présent, considérer Kizo comme son employé.

Et, pour sanction de sa parole, le maître rend au commis le contrat qui les liait l'un à l'autre.

Cependant, la nouvelle s'est vite répandue dans l'éta-

Mafouzi et Kizo, accroupis en face l'un de l'autre, dissertent devant Shoheï.

Elle, a posé sur des nattes son grand chapeau et le paquet contenant les objets nécessaires au voyage.

Lui, a laissé choir l'éventail qu'il tenait à la main. Il se palpe le biceps avec rage. Ce geste montre clairement l'embarras cruel dans lequel il se trouve au dire de l'artiste japonais. C'est ce même sentiment qu'on exprime ailleurs en se grattant la tête.

Shoheï a tiré du coffre à papeterie ouvert derrière lui, le contrat d'engagement de Kizo pour le remettre à sa mère.

Par les fenêtres, les toits du village, noyés dans le brouillard.



MAFOUZI. SHOHEÏ. KIZO.
Mafouzi vient chercher son fils Kizo chez Shoheï, pour l'emmener au village de Foukouzouka.

blissement. Tatski, dont le plan est menacé, s'est empressée d'accourir. Elle plaide pour l'ajournement du départ par des arguments tirés des besoins de la maison. Joatchi, qu'elle fait venir, confirme la nécessité commerciale de garder le commis, sinon quelques jours, du moins jusqu'au lendemain. — Kizo les embrasserait de bon cœur. — Malheureusement, si chacun de ces trois personnages a ses raisons pour vouloir un délai, le maître de la maison en a de plus impérieuses encore pour ne le vouloir pas. Mafouzi céderait volontiers. Mais au lieu de s'étonner de l'ardeur exagérée avec laquelle ses droits et ses desseins sont défendus par Shoheï, — même au détriment de ses propres intérêts, — elle met tout ce beau feu sur le compte d'une chaleur d'âme peu commune qui la convainc à son tour. Si bien que l'épouse et le teneur de livres dépensent en pure perte leur astucieuse éloquence. Kizo perd définitivement son procès. Force lui est donc d'aller faire ses paquets et de se laisser emmener. Du reste, ces alternatives d'allégresse, de chagrin, d'espoir et de déceptions par lesquelles il a passé tour à tour, l'ont comme hébété. Le paroxysme de sa douleur se traduit par une insurmontable lassitude. Il part, la tête vide, le cœur mort, et n'ayant qu'à peine, dans l'anéantissement de tout son être, conscience de ce qu'il a fait et de ce qu'il souffre.

Disons tout de suite que la belle Okoma — de son côté — n'attendait pas sans une extrême impatience le moment

de l'entrevue projetée pour le soir. Elle allait donc revoir Saï-Sabro! Et sur ce thème sa pensée brodait les plus extravagantes variations. Or, elle surmena si bien ses nerfs aux surexcitations des joies espérées, qu'une grosse fièvre l'ayant prise, il lui fallut se coucher. Quand l'heure

du rendez-vous fut venue, celle qui l'avait promis n'était plus en état d'y songer, car son imagination planait alors, sur l'aile noire du délire, dans le ciel bleu des féeries!

Ce qui consola quelque peu Tatski de n'avoir pu retarder le départ de Kizo.





XII



afouzi, sans prendre garde à la mélancolie de son fils, avait précipité la réalisation des projets exposés à Shoheï.

Kizo était marié.

Mais jamais désunion plus complète n'exista dans un ménage. Le mari passait des heures à lire et relire une lettre qu'il tenait toujours cachée dans son sein. Quand il oubliait l'épître mystérieuse, c'était pour s'absorber dans la contemplation extatique d'une robe de soie où de petits chevaux caracolaient. Et malheur à l'épouse si, dans ces

instants-là, elle s'avisait d'apparaître aux yeux de l'époux! Celui-ci se mettait en fureur, et les coups de toute sorte pleuvaient sur la malheureuse jusqu'à ce que des voisins, attirés par le bruit, parvinssent à arracher la jeune femme des griffes du forcené. En sorte qu'après quelques semaines d'un pareil martyre, la triste Okimi avait perdu la raison. Si l'on s'étonne que sa belle-mère, qui avait eu assez d'empire sur Kizo pour l'obliger à cet hymen, fût impuissante à protéger sa bru, nous répondrons qu'au lendemain des noces, Mafouzi s'était mise en route pour un long pèlerinage dès longtemps projeté. Son fils, resté seul avec l'épousée, avait donc été tout de suite complètement maître de la situation.

courant, vers le pont de Sakai. Kizo se met à courir comme elle. Avant qu'il l'ait rejointe, elle arrive sur le pont, s'élanche et franchit le parapet.

Lui n'hésite pas.

On peut n'aimer pas sa femme; on peut même pousser l'esprit de désaffection jusqu'à la maltraiter. Mais ce n'est pas une raison, quand on a du cœur et qu'on nage bien, pour la laisser se noyer sans autrement s'émouvoir... Et puis, la robe ne serait-elle pas perdue, s'il perdait Okimi?

Donc, Kizo s'est tout de suite jeté à l'eau. Il plonge, replonge et parvient à la ramener sur la rive. La nuit est venue. Il prend la désespérée sur ses bras et l'emporte évanouie. Chemin faisant, Kizo s'efforce en vain de reconnaître, à quelques scintillations fugitives de la broderie, l'étoffe qui lui est chère. — Il arrive enfin sans avoir rencontré personne, et doucement dépose sur une natte son précieux fardeau.

Après avoir allumé les lanternes, il revient, un cordial à la main, près de la pauvre folle, méconnaissable sous le masque que lui font ses cheveux collés sur le visage. — Au fur et à mesure qu'il les écarte, la physionomie de Kizo prend une indicible expression d'ébahissement et de joie. Puis il passe la main sur son front en se demandant s'il ne perd pas l'esprit à son tour.

Mais non! la femme qui vient de rouvrir les yeux, et qui maintenant regarde avec stupeur autour d'elle, n'est



Okoma veut mettre fin à ses jours en se noyant.

pas la sienne. Qu'importe ce qu'est devenue l'autre, puisque celle qu'il tient là, près de lui, s'appelle bien Okoma?

Une fois guérie, en effet, la fille de Shoheï n'avait plus eu qu'une préoccupation : connaître les suites de son absence au rendez-vous promis — pourvu que le fiancé n'ait pas cru qu'elle s'était jouée de lui! Et cette idée la torturait horriblement. Hélas! à force de s'enquérir, elle apprit le mariage déjà consommé de Saï-Sabro. Tout était donc fini. A quoi bon désormais lui expliquer par quelles causes elle n'avait pu tenir sa promesse? Comme elle ne vivait que pour lui, — lui perdu, elle se trouvait délivrée de l'obligation de vivre, sans même entrevoir la possibilité d'aucune autre conclusion. Aussi s'était-elle simplement acheminée vers la mort.

Mais son heure n'avait pas encore sonné.

Une mystérieuse fatalité avait combiné ces coïncidences bizarres pour l'obliger à vivre.

Revenu de sa surprise, Kizo maintenant est tout à son bonheur. Quelles attentions exquises, quelles supplications attendries dans le but de faire agréer par Okoma des soins qu'elle repousse d'abord pour les accepter bientôt, par lassitude de s'en défendre! L'immersion n'avait pas été de si longue durée que les conséquences dussent en être bien graves. Toute la garde-robe féminine du logis étant à sa disposition, la jeune fille se décide à changer de vêtements.

Cela fait, elle veut partir. Kizo n'a garde de la laisser faire. Elle insiste. Il s'entête. Okoma s'indigne, sa froideur augmente, une colère naissante fait trembler sa voix, elle devient plus hautaine devant l'ancien commis devenu plus tendre, celui-ci s'en étonne amèrement. « Elle ne fut pourtant pas toujours insensible au profond amour qu'il a conçu pour elle. Pourquoi cette indifférence subite? » Okoma, surprise de cette insinuation, proteste et veut des éclaircissements. Il les lui donne en lui mettant sous les yeux la lettre qu'il a reçue en même temps que la robe aux poneys, en témoignage d'authenticité. Okoma comprend alors l'affreux complot tramé contre elle, mais en même temps le souvenir de ses amabilités envers Kizo lui revient en mémoire : elle s'explique que prédisposé par elle-même, comme il l'était, il ne se trouvait guère en état de suspecter la sincérité du message. Et sachant, pour l'avoir subi, l'effroyable supplice de l'amour déçu, la jeune fille s'apitoie sur les souffrances de son sauveur. Elle n'a plus le courage de le détromper encore. Il en sera toujours temps. Et, comme il recommence ses supplications, elle consent à demeurer momentanément dans l'asile que le sort lui impose. Kizo n'a-t-il pas d'ailleurs juré de la respecter? Confiante dans sa loyauté, elle se couche toute vêtue et s'endort.

Okimi ne reparaisait pas. L'époque probable du retour

de Mafouzi était encore éloignée. Kizo, qui d'heure en heure s'affermisssait dans la certitude de son veuvage, séquestrait Okoma. Nul ne l'avait vue entrer. Nul ne pouvait se douter que la femme entrevue parfois derrière les rideaux du logis fût autre que la folle. Il avait spontanément raconté que, l'ayant tirée de l'eau une première fois, son devoir était de prendre toutes précautions pour qu'elle n'y tombât pas une seconde. Et les voisins estimaient tout naturel qu'il la tint désormais enfermée. L' amoureux pouvait donc, tout à l'aise, continuer ses obsessions auprès d'Okoma. Celle-ci le repoussait obstinément. Pourtant elle commençait à désespérer

d'échapper aux mains d'un hôte qui, chaque fois qu'elle lui parlait de départ, lui faisait résolument cette réponse :

« Vous ne me quitterez jamais, car je ne pourrais pas plus me séparer de vous, que la tortue de sa carapace. »

Ce que voyant, la jeune fille essaya d'un nouveau suicide, à huis clos. Mais Kizo veillait. Elle fut encore sau-

vée. En sorte que la malheureuse se trouvait exactement dans la situation connue de ce prince chinois qui, captif des Barbares, ne pouvait ni se tuer ni s'enfuir.

Déjà depuis un mois elle se défendait contre le patient amour de Kizo, lorsqu'une nouvelle singulière se répandit

par la contrée. On venait de trouver dans la rivière un corps du sexe féminin complètement décomposé par un séjour sous l'eau de trois ou quatre semaines. Il eût été littéralement impossible de savoir qui c'était, sans la particularité que présentait sa robe, faite d'une soie brodée de poneys. On devait à ce détail d'avoir pu

reconnaître en toute certitude la fille de Shoheï. Le père, désolé, lui avait fait, à grands frais, de splendides funérailles.

Ainsi, le hasard, disons mieux, le destin, servait à merveille les intérêts de Kizo. Il n'avait plus à douter du décès de sa vraie femme, et celle qui passait pour l'être aurait dorénavant beaucoup moins de raisons pour ne pas prendre



Kizo reconnaît Okoma qu'il vient de sauver des eaux.

ce rôle tout à fait au sérieux. L'orgueil d'Okoma, ses engagements d'autrefois, sa dignité, ses principes, son honneur, son nom même : tout cela constituait un ensemble d'objections qui, peut-être invincible naguère, s'est évanoui tout entier, d'un seul coup, par un miracle inespéré. Okoma n'existant plus pour personne aujourd'hui, son devoir d'hier n'existait plus pour elle-même. N'est-ce pas, du reste, un immense bonheur d'avoir perdu ainsi son identité propre, puisqu'elle perd en même temps le cortège noir des misères qui s'y trouvaient attachées? Pourrait-elle jamais reconquérir l'une sans rappeler les autres, augmentées de la honte apparente d'une cohabitation illégitime? Gardant, au contraire, sa nouvelle individualité d'emprunt, tout serait pour le mieux. L'Okoma qui voulait mourir reste morte. Une autre recommence la vie, libre du passé, maîtresse de l'avenir. Quels avantages pour elle, à tous points de vue! A supposer, par exemple, que la fille de Shoheï ait eu quelque vengeance à exercer, les défiances dont Okoma eût été l'objet l'auraient très-probablement empêchée de jamais satisfaire ses haines. Rien de plus facile, au contraire, pour celle que tout le monde croit Okimi et dont nul ne se méfie...

C'est à l'aide de ces subtilités et de mille autres, vingt fois par heure répétées, que Kizo battait maintenant en brèche la vertu de la jeune fille. Beaucoup, toutefois, de ces arguties restaient sans effet. Seulement, Okoma ne pouvait s'empêcher d'entrevoir la possibilité de rencontrer encore, grâce à son étrange situation, le bien-aimé Saï-Sakou. Et cette espérance, à elle seule, plaidait mieux la cause de l'ancien commis que tous ses discours.

Nous n'oserions pourtant affirmer que ce fut la seule raison de la défaite d'Okoma. Il se peut, en outre, qu'elle ait été prise, à la longue, d'une belle pitié pour l'inébranlable constance de l'opiniâtre amoureux; il est possible encore que la surexcitation continue du tête-à-tête perpétuel qu'elle devait subir ait amené la minute de défaillance attendue par le séducteur; il serait enfin bien osé de croire que les deux mouches vertes — les jolies Sei-Fou — étant demeurées l'une sur « elle », l'autre sur « lui », leur fatidique influence n'ait pas été pour beaucoup, sinon pour tout, dans le dénouement. Quoi qu'il en soit du motif, le fait est que la vertueuse Okoma finit, un beau soir, par se laisser convaincre.





XIII



ANDIS que les incidents ci-dessus narrés mouvementaient l'existence de la fille du marchand de bois, un douloureux événement était venu dramatiser l'intérieur, si paisible d'ordinaire, de sa famille d'adoption.

Le lecteur n'a pas oublié que Saï-Sakou avait rapporté de son excursion au « tombeau fatal » la fameuse « pierre à encre » de Kaschiwadé. C'était, de par la légende, une curiosité sans prix. Aussi toute la province de Mino connut-elle bientôt la trouvaille du bon-

homme. La nouvelle en vint même aux oreilles du prince protecteur.

Ce n'était plus « le marchand d'huile à la belle voix ». Après un règne dont les innombrables bienfaits devaient être enregistrés par l'histoire, Saïto-Dosan s'était doucement éteint, — emportant avec lui les regrets de tout son peuple.

La transmission du pouvoir se fit sans secousse et sans bruit. Le prince mort laissant un fils, Saïto-Yochitatz lui avait tout naturellement succédé. Et le nouveau souverain poursuivait pieusement l'œuvre de relèvement et de progrès à laquelle s'était voué son père.

En apprenant l'aventure de Saï-Sakou, Yochitatz voulut

Saï-Sakou, s'étant ouvert le ventre, va se faire transporter à Inabayama, résidence du prince Yochitatz.

Son *norimon* (chaise à porteurs qui occupe le fond de la scène) l'attend.

Makimoura l'encourage. Sa femme, Kokikio, se lamente; son fils Saï-Sabro et sa bru Ikoma recueillent ses dernières volontés.



IKOMA.

SAÏ-SABRO.

SAÏ-SAKOU.

MAKIMOURA.

KOKIKIO.

voir la célèbre pierre. Un messenger fut donc expédié chez l'ancien conseiller de Saïto-Dosan avec ordre de la rapporter.

Devant le désir du prince il n'y avait qu'à s'incliner. L'hésitation eût été une faute; le refus, un de ces crimes de lèse-majesté à la suite desquels le coupable doit, sous peine d'un irréparable déshonneur, se condamner lui-même à mort.

Aux premières paroles du messenger, Saï-Sakou s'empresse de tirer d'un tiroir à secret un étui qu'il lui présente :

— Ce que le prince a désiré voir, dit-il, est là. Personne ne peut attacher plus d'importance que moi à la possession

de cette vieille relique, puisqu'elle a failli me coûter la vie... Eh bien! allez dire à votre maître que s'il daigne l'accepter à titre de présent, il me fera beaucoup d'honneur....

Puis, d'un ton moins grave, il ajoute :

— Ce n'est pas que le cadeau soit très-brillant en lui-même. J'ose même avouer que, n'étaient les antiques souvenirs qu'il évoque, ce vénérable objet n'aurait rien de bien attrayant. Au reste, vous pouvez en juger.

Et, ce disant, il enlève le couvercle : la pierre à encre n'était plus dans l'étui!

Saï-Sakou est stupéfait.

Il l'avait examinée le matin même. Il est aussi certain de l'avoir remise de sa main dans l'étui qu'il l'est d'avoir

replacé l'étui dans le tiroir où il vient de le prendre. Depuis, il n'a pas bougé de la chambre où se trouve le meuble.

Un vol étant inadmissible, la disparition reste inexplicable...

Si sincères qu'elles soient, ces protestations sont accueillies par le messager avec un sourire ironique des plus significatifs. Saï-Sakou s'en aperçoit et perd la tête; il se dit que le prince va croire à un expédient pour couvrir un refus d'obéissance.

C'est la honte dès lors ou le suicide.

En telle alternative un noble n'a pas à hésiter.

Dès que le messager désappointé a tourné les talons, le bon Saï-Sakou fait appeler sa famille.

Il conte ce qui s'est passé.

Maintenant, pour sauver l'honneur, il ne lui reste plus qu'à faire *harakiri*.

.....

Stoïquement Saï-Sakou vient de s'ouvrir le ventre, entouré des siens, qui, fidèles à l'usage, ont dû l'assister dans cette opération tragique.

Kokikio, tout en larmes, ne peut se défendre de rappeler ses appréhensions d'autrefois. Son mari, malgré ses conseils, a violé le vieux sépulcre. Et voici la vengeance des mauvais génies. Car il n'en faut pas douter, ce sont eux qui ont fait tout le mal. Il faudrait être bien sceptique pour n'en être pas convaincu.

Saï-Sakou va mourir; il contemple amèrement l'étui refermé placé devant lui à terre. Saï-Sabro le ramasse et l'ouvre... Le père, qui suit les mouvements du fils, de pâle qu'il était devient livide : — la pierre d'Ukihira est dans l'étui!

Après un moment de stupeur profonde qui saisit tous les assistants, Saï-Sakou, l'homme de tous les devoirs, déclare qu'il lui en reste un à remplir avant de succomber. Bien que mortellement blessé, il veut partir sur-le-champ pour Inabayama, la résidence de Yochitatz. Après avoir inutilement épuisé les plus touchantes supplications pour le détourner d'une pareille entreprise, les siens se décident, faute de mieux, à l'accompagner. Et, tous préparatifs improvisés, on se met en route.

Nous passerons sous silence les misères de ce douloureux voyage. On arrive enfin. Il était temps. Yochitatz, prévenu, reçoit tout de suite les visiteurs.

— Prince, lui dit Saï-Sakou d'une voix affaiblie, j'étais le confident de votre honoré père. Le destin ayant voulu que je crusse ne pas pouvoir exécuter un ordre émané de vous, je me suis fait justice — suivant nos traditions — et je vais mourir...

Le prince voulut parler. Saï-Sakou l'arrêta d'un geste :

— De grâce, ne m'interrompez pas. J'ai peur qu'il ne me reste plus même les minutes de vie nécessaires pour vous dire ce qu'il faut que vous entendiez... Je suis venu

moi-même parce que la parole d'un moribond doit avoir, ce me semble, plus d'autorité que toute autre...

Le souffle lui manquait tout à fait. Il fit un effort, et, surmontant la douleur, il continua :

— On vous dira, si vous ne le savez déjà, comment a successivement disparu et reparu la « pierre à encre » légendaire. Or, la voici. Vous l'avez souhaitée. Je vous l'apporte. Mais, au nom de votre repos, et, par conséquent, du bien-être de votre peuple... ne la gardez pas... Elle porte malheur... J'en suis la triste preuve.

Un filet de sang parut à ses lèvres. Il eut néanmoins l'énergie de balbutier encore :

— Donc... je vous adjure solennellement, ô prince, de restituer la pierre... au sépulcre où je l'ai...

Il n'acheva point. Ses bras tendus vers Yochitatz retombèrent lourdement... L'âme de Saï-Sakou s'était exhalée dans sa dernière parole.

Profondément ému de cette héroïque démarche, le prince voulut rendre de pompeux honneurs funèbres au loyal serviteur qui l'avait faite; — puis, se hâtant d'obéir à son conseil quasi posthume, il prescrivit de reporter la pierre à encre dans la tombe de Gokoubo; — enfin, pour reconnaître dans le fils le dévouement du père, il nomma Saï-Sabro gouverneur de province.





XIV



DEPUIS la visite de Mafouzi, le marchand de bois était devenu de plus en plus taciturne. Bien qu'elle fût partie, emmenant son fils, il voyait dans cet événement, dans les révélations qui en étaient résultées, un présage certain de catastrophes nouvelles. Ses terreurs, intermittentes autrefois, passaient maintenant à l'état chronique. Bref, le remords, ayant pris pleine possession de cet homme, le ravageait.

Néanmoins quand, parfois, il osait se remémorer la série ininterrompue de malheurs et de désastres par lui

subis, il arrivait à se persuader que, la peine passant la faute, il en avait fini avec l'expiation d'un meurtre si ancien déjà.

La fuite d'Okoma et, plus tard, la découverte de son cadavre, exaspérèrent la désespérance de Shohei. Toutefois le coup était si rude, qu'il ne voulut pas admettre que son crime, — déjà si sévèrement châtié, — pût être l'unique raison de ce nouveau deuil. Si le sort lui garde encore quelque ressentiment, c'est pour quelque autre motif. Mais lequel? Cela devient l'insoluble problème de toutes ses nuits et de tous ses jours. — Sur ces entrefaites, il apprend la sombre aventure de Saï-Sakou. C'est un trait de lumière pour le marchand de bois; — lui aussi

possède une relique de la tombe enchantée. Peut-être est-ce le chapelet de pièces d'or qui maintenant lui porte malheur? Pourquoi ne le restituerait-il pas aussi — à tout hasard? Oui! mais se dépouiller ainsi d'une petite fortune est chose grave. Aussi ne fera-t-il rien sans consulter sa femme et le teneur de livres. Il les fait donc mander.

Dès que Tatski et Joatchi s'étaient vus débarrassés de la gênante Okoma, ils avaient tout de suite songé à poursuivre l'entier accomplissement de leurs projets jusqu'alors ajourné. La combinaison de l'aimable couple se composait, en effet, de deux parties : la première avait, comme on sait, merveilleusement réussi; c'était le mariage de Tatski. La seconde, remise jusqu'à la prochaine occasion, consistait simplement dans la suppression du mari. Il ne fallait pas moins pour que nos amants pussent enfin, riches et honorés, donner carrière à leur amour, sans contrainte désormais — et sans misère. Telles sont les dispositions d'esprit qu'ils apportaient au conseil domestique ouvert par Shoheï.

Donc, il leur explique minutieusement son dessein et les considérations auxquelles il obéit. Le teneur de livres et l'épouse écoutent avec une attention profonde. Qui les eût observés eût pu les voir — au moment où le marchand de bois parlait de se rendre à Hokoubozi — échanger un regard furtif. Au même instant, la même pensée a

traversé l'esprit des deux complices. Chacun a compris le parti qu'on pouvait tirer de cette excursion.

Tatski toutefois est trop habile pour commettre la faute d'accueillir sans objection la perspective d'une entreprise aussi hasardeuse. Aussi commence-t-elle par jeter les hauts cris : jamais, elle vivante, il ne courra les risques d'un tel voyage! avant qu'il fût de retour, elle serait morte dix fois d'inquiétude... Et de grosses larmes roulaient sous ses paupières, et sa poitrine tumultueuse bondissait furieusement sous la soie fleurie...

Mais Joatchi prend la parole : il est confus de ne point partager l'avis de la maîtresse. C'est que les raisons du maître sont péremptoires. Il ne faut pas que Tatski assume la responsabilité des choses à venir en s'opposant ainsi au pèlerinage projeté. Shoheï le juge et le prouve nécessaire. Qu'il le fasse donc. Au reste, qu'elle se rassure. Joatchi ne le laissera point partir seul. Alors, dans un mouvement d'abnégation sublime : « Eh bien! soit, dit-elle, j'y consens, puisqu'on m'y force. Mais nous irons tous trois! » Shoheï, profondément touché, presse sa femme sur son cœur, et l'on convient de partir dès l'aube.

Arrivés au bord de l'excavation, la femme et le mari se concertent sur le mode à employer pour faire la restitution d'une manière convenable. Lui, propose de jeter tout bonnement le trésor dans le vide. Elle se récrie.

Construction de bois; toit de voliges; couverture de chaume; au premier étage, un balcon regardant la campagne. Dans le jardin, au pied d'un arbre, à droite: un *toró*, — c'est le nom de ces lanternes de pierre que l'on rencontre partout au Japon, et dont la forme varie autant que la dimension.

En haut et en bas du dessin passent des bandes de brouillard. Ce n'est pas ici un effet de convention: souvent, en réalité, vers le soir, des brumes opaques s'élèvent qui coupent en plusieurs horizons, de la façon la plus imprévue, les objets d'élévation médiocre, tels que les maisons et les arbres.

N'est-il pas plus respectueux d'aller le déposer au fond de l'abîme, en dépit des périls qu'on y peut courir? Tous deux, presque côte à côte, se mettent alors à étudier soigneusement — penchés sur le gouffre — les anfractuosités capricieuses du roc.

Le teneur de livres se tient à quelques pas derrière. Il semble attendre, par discrétion, qu'on l'appelle. Aussi ne les quitte-t-il pas du regard.

Bientôt Tatski fait un signe imperceptible.

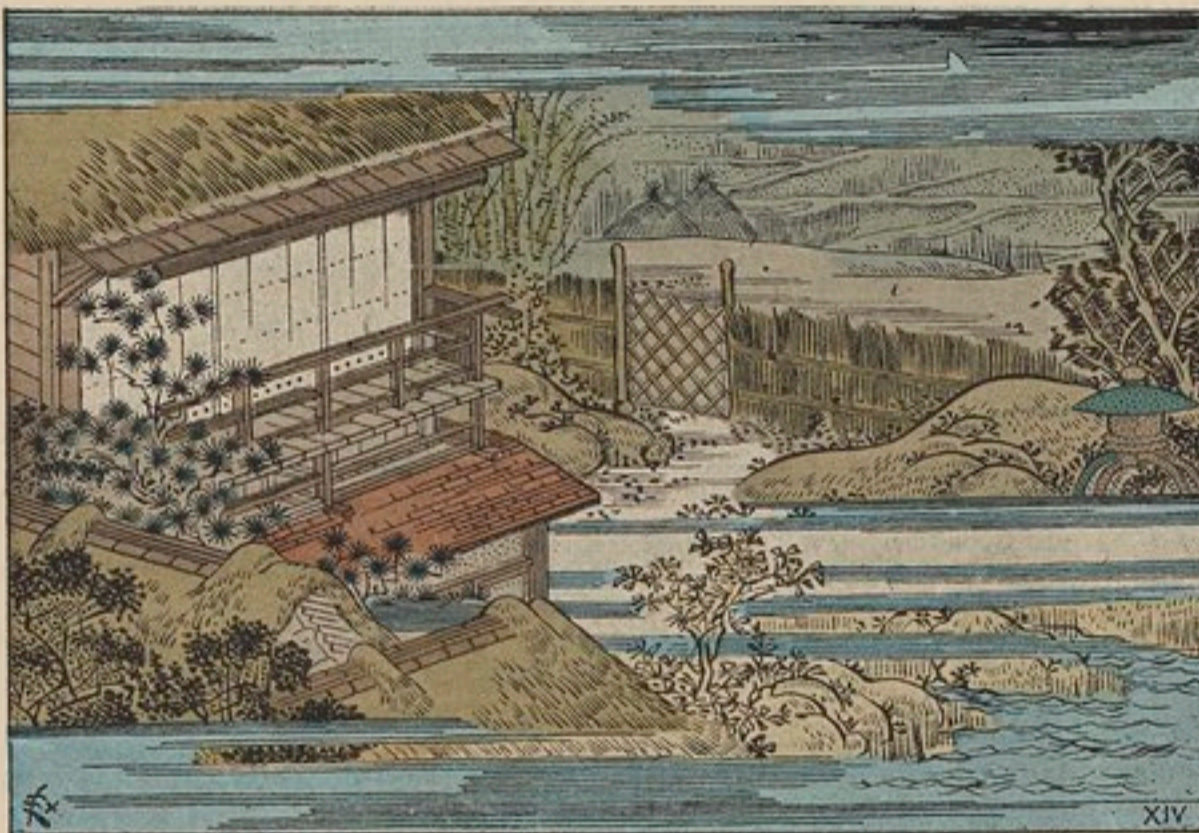
Joatchi s'élance sur Shoheï, qui, tout à son examen, lui tourne le dos.

Au moment précis où les deux poings du teneur de livres vont atteindre les épaules du marchand de bois, celui-ci — d'ailleurs inconscient du danger qui le menace — fait un brusque écart à droite. L'autre, emporté par un élan que rien n'arrête, entraîne dans sa chute sa complice, qui étendait les bras pour le retenir. Ils tombent et roulent ensemble, de saillie en saillie, jusqu'au fond de l'abîme...

Au double cri poussé par les scélérats, Shoheï s'est retourné. Sans se rendre compte des motifs réels de l'accident, il veut, dans l'accès de son désespoir, se précipiter avec eux, mais un vent terrible s'élève des profondeurs du tombeau, et la nature entre en convulsion comme au

jour où vint Saï-Sakou. Le marchand de bois s'enfuit en appelant au secours. Vainement, hélas! Telle est la mauvaise réputation du lieu que personne ne consent à venir lui prêter la main pour le sauvetage qu'il voudrait tenter.

Et, veuf pour la troisième fois, Shoheï regagne tristement sa maison.



L'inondation.

Longtemps il pleura les deux victimes d'une catastrophe pour lui inexplicable. Mais un jour que, cherchant une facture égarée, il inventoriait les papiers des défunts, il trouva toute une correspondance entre sa femme et le teneur de livres: — c'était l'aveu flagrant de leurs relations coupables; c'était encore l'irréfutable témoignage du complot dont son mariage avait été le premier

résultat; c'était enfin la preuve péremptoire de l'homicide prémédité par lequel ils entendaient couronner leur édifice de ruses et de trahisons.

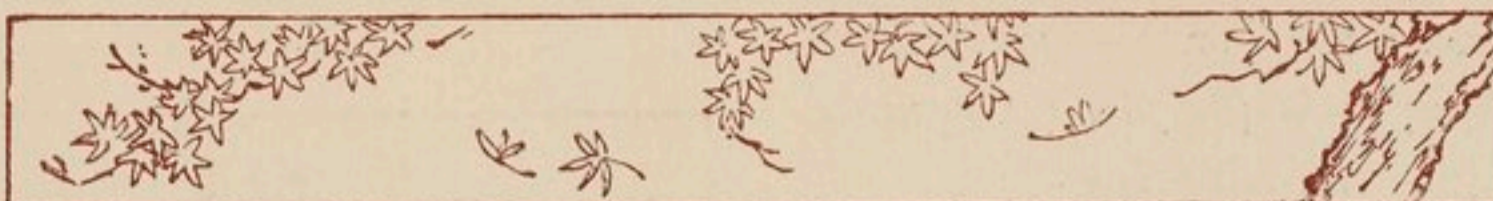
Alors Shoheï ne pleura plus que sur lui-même. Certes, la découverte d'une forfaiture si patiente et si hardie l'avait singulièrement bouleversé.

Mais qu'était cette découverte comparée à cette autre : — la prétendue fille de Yorinori qu'il avait épousée était la veuve de Tchoské; le prétendu serviteur de cette prétendue princesse était le frère cadet de Mataïtchi ! — Donc,

quoi qu'il fit, le marchand de bois trouverait sans cesse, invariablement marquée sur tous les accidents de sa vie, la même empreinte impitoyablement sinistre ; celle de son crime !

Or, pour en finir — quant à présent — avec cette lugubre épopée, il faut ajouter qu'une nouvelle inondation détermina bientôt une nouvelle ruine : Shoheï, redevenu presque aussi pauvre que devant, se vit en outre atteint d'une abominable maladie : la lèpre.





XV



REVÊTU de hautes fonctions, honoré pour ses qualités personnelles et plus encore peut-être pour le souvenir des vertus de son père, — Saï-Sabro ne connaîtrait plus maintenant que le bonheur parfait, si la santé de sa femme n'était devenue pour lui un sujet d'incessantes inquiétudes.

D'effroyables cauchemars tourmentent les nuits d'Ikoma.

Toutes les tentatives faites pour la délivrer de ses hallucinations ont successivement échoué. On se dit à voix

basse, dans le pays, que c'est le fantôme d'Okoma qui se venge de sa rivale!

Un soir que l'on discutait tristement en famille de l'inefficacité des moyens de guérison expérimentés, quelqu'un vient qui demande l'hospitalité.

C'est un prêtre.

Le ménage lui souhaite la bienvenue et l'accueille avec une déférente sollicitude.

Le religieux, voulant, pour reconnaître ces bons offices, ne pas rester inconnu sous le toit qui l'abrite, raconte son histoire.

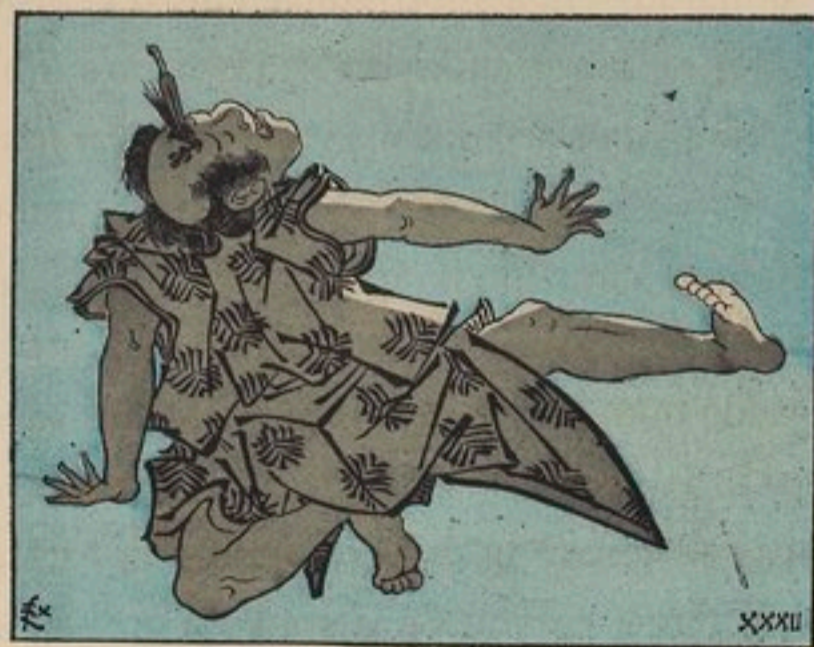
Son nom est Teki-Shin. Coupable autrefois d'un crime involontaire, il songeait à périr pour s'en châtier, quand il

fit la rencontre d'un bon prêtre, Tai-Shin, qui l'emmena dans la montagne. Là, trois années durant, soutenu par les conseils, aidé par les lumières de son sauveur, Teki-Shin avait étudié les doctrines de Bouddha, puis appris l'art de la divination, dans lequel il est actuellement émérite.

Saï-Sabro, qui entrevoit une possibilité de salut pour Ikoma dans le savoir de leur hôte, lui demande son avis sur les apparitions nocturnes dont elle est obsédée : Teki-Shin se fait expliquer en détail les circonstances du persistant phénomène. Édifié pleinement à cet égard, il réfléchit longuement :

— Non! dit-il enfin à l'époux attentif, ce n'est pas d'un fantôme ordinaire qu'il s'agit ici. Pour en délivrer votre femme, je ne sais qu'un remède, mais il est souverain : une bonne arme dans une main résolue. Tenez-vous prêt, et, s'il se représente, frappez sans pitié!

Tandis qu'avait lieu cette conversation dans la maison de feu Saï-Sakou, des incidents assez graves mettaient



KIZO.



OKOMA.

au dehors tout le pays en rumeur. Une attaque à main armée venait de se produire dans les environs. Il ne s'agissait, en réalité, que d'un acte de brigandage. Toutefois, dans le silence de la nuit, le bruit de la bagarre avait pris de telles proportions que les habitants, croyant à une invasion d'ennemis, s'enfuyaient de tous côtés.

Okoma et Kizo — pris de panique comme leurs voisins — ont quitté précipitamment la demeure qui désormais leur est commune. Ils vont au hasard, tous deux, dans les ténèbres. Bientôt le pêle-mêle affolé du sauve qui peut général les sépare. Okoma se trouve seule. Elle poursuit sa marche. Le flot des fuyards s'est écoulé : maintenant le chemin est désert. Elle va toujours droit devant elle, trébuchant à chaque pas sur quelque obstacle inaperçu. Soudain voici qu'un homme la heurte au passage. Frémissante, elle sent un bras effleurer sa taille... « Un soldat

ennemi! » se dit-elle... Sans plus réfléchir, la jeune fille arrache de sa coiffure la grande épingle de métal et s'en fait un poignard. L'homme tombe.

A ce moment, les nuages s'entr'ouvrent. La lune apparaît, splendide. Un rayon descend sur le visage de l'être qui gît sans mouvement aux pieds d'Okoma. Elle le regarde, et reconnaît Kizo!

A demi folle de désespoir, elle veut tout de suite dénoncer son crime. A qui s'adresser? Une lumière luit au loin, la seule qui persiste. Okoma court dans cette direction. Elle approche. Voici la maison. La jeune fille s'imagine être le jouet de quelque étrange mirage. Mais non! il n'y a pas de méprise possible : — c'est bien là que s'est écoulée sa paisible enfance, que les premières rougeurs de l'amour naissant ont empourpré ses joues, qu'elle a jadis échangé les plus doux serments.

A ces souvenirs bénis, un ineffable attendrissement envahit son être. Ses anciennes déconvenues, sa récente défaillance, l'homicide actuel : en une seconde elle a tout oublié. Les idées noires se sont évanouies — absorbées par cette rayonnante espérance : « Peut-être va-t-elle le revoir! » Et doucement, tandis que son cœur bat à rompre sa poitrine, doucement elle avance jusqu'au store lumineux.

Alors, de l'intérieur de la maison, un homme bondit, une lance à la main...

C'est lui, le bien-aimé! Paralysée par la violence d'une

émotion faite de joie suprême et de suprême horreur, Okoma n'a pas plus le temps que la force soit de pousser un cri, soit de faire un geste. Sans mot dire, elle chancelle et s'affaisse sous le coup mortel qui vient de l'atteindre!

Quand la fille de Shoheï s'était approchée sans songer qu'on pût la voir, la lune, qui resplendissait, avait traîtreusement dessiné sur le store une silhouette dénonciatrice. A l'aspect de cette ombre, visible seulement pour ceux qui veillaient autour du foyer, Ikoma, prise d'un tremblement nerveux, l'œil hagard, l'index tendu vers l'image, avait crié :

« — Le fantôme! le fantôme! »

Et Saï-Sabro s'était élancé dehors.

Sa triste besogne accomplie, il rentre tout effaré et dit ce qu'il a fait. On prend des lanternes et l'on va sortir, quand une femme, soutenant avec peine un jeune homme, affreusement pâle sous le sang qui l'inonde, apparaît sur le seuil :

« — Au nom du Bouddha, s'écrie-t-elle suppliante, sauvez mon fils! »

On la presse de questions. Elle raconte qu'elle revenait d'un long pèlerinage, quand — non loin de sa demeure — elle a trouvé sur la route, gisant à terre, son cher Kizo sans connaissance. Qui l'a mis en cet état? Peut-être le saura-t-on plus tard. Le plus urgent est de lui porter secours. Kokikio et Ikoma se mettent au service de



La lance de Sai-Sabro met fin aux jours d'Okoma.

YCHITATZ ET SON ÉCUYER. OKOMA.

IKOMA.

SAI-SABRO.

TEKI-SHIN.

SHOHEI.

Mafouzi, qui soigneusement lave les plaies saignantes, d'ailleurs sans gravité. Le prêtre et Saï-Sabro, rassurés sur le compte du blessé, veulent savoir ce qu'il est advenu du « fantôme ».

Un sinistre lépreux, vêtu de haillons, était courbé sur le cadavre qu'il couvrait d'inépuisables baisers.

Saï-Sabro s'approche, et, d'une voix tremblante de pitié, lui demande qui il est.

L'autre, farouche, ne lève pas même la tête. Tout à sa douleur, il n'a pas l'air de se douter que d'autres sont là. Et ses lamentations seules répondent à peu près à la question posée :

— Insatiable Inga! disait-il... Quand donc te lasser-tu de me torturer?... Hélas!... Ils m'avaient dit que son fantôme hantait cette maison... Et je suis venu... bien des nuits... cherchant en vain l'amère consolation de revoir au moins « son ombre »... Cette amertume m'eût été trop douce, — n'est-ce pas, Inga impitoyable? De la sombre joie espérée, ta haine m'a fait ce supplice inattendu : au lieu du fantôme impalpable, c'est le cadavre, chaud encore, que j'ai retrouvé!... Car elle vivait tout à l'heure... Et je la croyais morte!... Misère de moi! quand je découvre l'erreur — l'erreur est devenue vérité!

Et le pauvre homme sanglotait. Tout à coup, il se redresse menaçant :

— Mais qui donc a parlé tout à l'heure?

Son regard croise celui du fiancé d'Okoma, qui depuis quelques secondes a tout compris :

— Saï-Sabro! son assassin!... car c'est toi qui l'as tuée! Le fils de Saï-Sakou, livide et muet, baisse le front.

L'autre éclate de rire :

— Ah! ah! vous étiez fiancés jadis... Allons, mon bel époux... la mariée t'attend... couchée dans la mort... Il faut aller la rejoindre...

Et, brandissant son bâton, il se rue sur Saï-Sabro, qui, perdu dans sa rêverie douloureuse, ne semble ni le voir, ni l'entendre.

Mais entre eux deux le prêtre s'est élancé; puis, dans un geste de souveraine autorité, il étend le bras vers le lépreux :

— Shoheï... Arrête-toi... je te l'ordonne!

Shoheï recule involontairement. D'un air hébété, il examine longuement ce religieux, qui, sans arme, a mis sa vie devant celle de Saï-Sabro. Il semble à l'ancien marchand qu'il connaît cet homme. Aussi cherche-t-il au fond de ses souvenirs. Soudain un nouvel éclair de fureur sillonne sa prunelle :

— Toi!... C'est toi, Chomatz! Tous les morts reviennent-ils donc, cette nuit! — Et tu n'as pas craint d'affronter mes fureurs! — Chomatz et Saï-Sabro! l'assassin de Chotaro, l'assassin d'Okoma! Insensés qui restez là! Vous avez pu compter mes malheurs : — comptez donc

maintenant les joies qui m'enivrent... alors que je vous tiens ici tous les deux! Je vais pouvoir enfin, d'un seul coup, assouvir ma haine et venger mes souffrances...

Il dit et veut se précipiter de nouveau. Mais Teki-Shin agite son rosaire en fixant un regard impassible sur Shoheï. Celui-ci subit une sorte de fascination. Il reste immobile et confus. Alors le prêtre les fait entrer tous deux dans la maison, et devant toute l'assistance, d'une voix lente et grave, il prononce ces paroles :

— Moi qui fus Chomatz, mais qui maintenant, en religion, suis Teki-Shin, je te le dis, en vérité, ce bâton est chose vaine en ta main : ainsi le veut le dogme bouddhique Rin-hé-ô-ho. Suivant ce dogme, on peut te frapper; tu ne peux frapper personne! Tout souffrir, sans te venger de rien. Tel est ton lot : juste salaire de tes crimes. Ces crimes, tu te les rappelles! — Avant la mort d'Ikkakou, il y a dix-sept ans, Tchoské — dont la première épouse avait été ma mère — périssait à Chibo lâchement assassiné par toi. Un innocent, Mataïtchi, fut accusé de ce meurtre... Et tu l'as laissé mourir dans une prison! — Autant de forfaits qui demandaient une expiation. De là tous tes malheurs. — Un jour, tu me rencontres. J'étais enfant. Me reconnaissant pour le fils de ta victime, tu me prends comme domestique, moins par pitié que par calcul. Qu'arriva-t-il? Ton fils était tué, quelques jours plus tard, par un piège à renards que j'avais tendu... Et tu crois que j'y

fus pour quelque chose! Tu te trompes. Une force plus haute que la mienne t'avait infligé ce châtement. Tu t'étais placé dans le cercle fatal où l'on reçoit le prix des fautes commises, et d'où, une fois entré on ne peut plus sortir.

Shoheï tremblait de tous ses membres. Le prêtre continua :

— Tu avais déjà perdu ta première femme. La seconde ne survécut pas à Chotaro. Qui fut la troisième? Tatski, ma belle-mère, la seconde épouse de Tchoské! Tu t'es épris d'elle; elle t'a joué, et, le mariage consommé, toi-même as introduit son amant dans ton ménage... Ta fille? Tu l'as reprise heureuse à Saï-Sakou, pour la rendre malheureuse chez toi... J'ai parlé de l'amant de ta femme, qui était-ce? Joatchi, le frère cadet de Mataïtchi. N'est-ce pas à lui que tu dois l'enlèvement d'Okoma! Or, qui l'a perpétré, cet enlèvement? Le fils unique de Mataïtchi et de Mafouzi : ce même Kizo que la destinée avait amené chez toi comme elle m'y conduisit moi-même! Est-ce tout? Non. Il faut encore — sans parler de tes désastres et de tes menus chagrins — que ta chère Okoma succombe sous l'arme de Saï-Sabro, à qui tu l'as enlevée. Eh bien! n'y a-t-il pas dans tout cela un enchaînement d'une précision extraordinaire, malgré tant de complications? Aveugle qui voudrait faire honneur au hasard de ces merveilleuses combinaisons! Honte sur qui ne comprend pas que la loi primordiale de l'Inga peut seule mener, sans défaillance, une pareille suite de catastrophes!

Une sorte de stupeur s'était petit à petit, sous cette parole austère, emparée de tous les assistants. L'ancien marchand de bois, d'une pâleur spectrale, semblait pétrifié. — Le prêtre s'arrêta quelques secondes, puis il reprit :

— Mais Shoheï ne fut pas le seul atteint. D'autres, qui n'avaient pas ses crimes sur la conscience, se sont trouvés mêlés aux événements que j'ai rappelés. Plusieurs ont aussi payé leur tribut à l'Inga. Pourquoi? Remontez au delà, plus loin dans le passé. Vous y trouverez les deux causes premières de ces déplorables effets : — l'une, c'est la prière d'Assizouki-Kakourokou à la tombe enchantée pour obtenir ce fils qu'on nomma Ikkakou l'autre, c'est le conseil donné par Makimoura-Aymon de ne pas reconstruire Hokoubozi. — Tels sont les deux incidents qui ont fait reparaître — instruments de punitions divines ou initiateurs de méchancetés humaines — les trois âmes enfermées jusque-là dans l'antique sépulcre. Revenues sur terre, ces âmes ont passé, celle de Gokoubo dans Okoma, celle de Taori dans Tatski, celle de Kégiro dans Saï-Sabro. — Ainsi tout se trouve expliqué. Ne comprenez-vous pas notamment, dès lors, pourquoi Saï-Sabro ne pouvait épouser Okoma? Est-ce que le corps qui contenait l'âme du fils, jadis victime de l'infamie maternelle, pouvait s'unir au corps qui contenait l'âme du prêtre auteur de cette infamie!

Teki-Shin, profitant de l'émotion produite par cette

harangue, conclut par une exhortation au bien dont l'éloquence met le comble à l'attendrissement général. Shoheï en est particulièrement touché. Des larmes abondantes coulent le long de ses joues amaigries. Après avoir, devant tous, fait une confession plénière, il se déclare prêt à donner sa vie en suprême expiation de ses péchés; et, tendant le col, il supplie Teki-Shin de le décapiter.

Mais celui-ci le relève doucement, en disant :

— Je suis content de toi. On peut, avec le repentir, effacer cinq sacrilèges et dix crimes. Tu te repens, c'est bien! Pour t'en récompenser, moi, d'abord, qui fus ton ennemi, je te pardonne, en vertu du précepte sacré : « Jamais le mal pour le mal. Toujours le bien pour le mal! » De plus, je veux demander au prince de te faire grâce d'une mort que tu n'as que trop méritée. Voilà pour le passé. Maintenant, prie pour l'avenir!

Un grand bruit se fit au dehors. C'était le prince qui arrivait.

Yochitatz, en effet, qui, au premier bruit des brigandages commis, s'était mis en campagne, franchit le seuil de la maison, et, regardant Teki-Shin :

— Tantôt un prêtre mendiant a saisi mon cheval par la bride et, le forçant à s'arrêter, m'a tenu ce langage : « J'ai le devoir, Monseigneur, de t'apprendre une importante nouvelle : — Yorinori a laissé un fils naturel qui s'est

KOODOO - DAÏ - SHI
(neuvième siècle),
fondateur de la secte
Sim-gon, grand fai-
seur de miracles, qu'il
obtenait en pronon-
çant, ou en mimant
avec les doigts cer-
tains mots magiques
tirés du sanscrit, con-
formément aux pra-
tiques de la sorcellerie
bouddhique; inven-
teur de l'écriture *Phi-
rakana*, élégante, aris-
tocratique, adoptée
par les femmes et les
poètes.

GUIOKI ou GUIOGUI,
mort en 749 de notre
ère, fut une des lu-
mières de la secte
Hos'so, disparue au-
jourd'hui.

Des huit sectes
bouddhiques qui exis-
taient alors, trois seu-
lement se sont per-
pétuées jusqu'à nos
jours : *Singon*, *Tendai*
et *Kégon*, auxquelles
sont venues s'ajouter
six autres sectes rem-
plaçant les ancien-
nes : *Zen-siou*, *Djô-do*,
Hokké, *Sim-siou*, *Dji-
siou* et *Daï-nén-bout-
sou-siou*.

Ces neuf sectes re-
crutent leurs adhé-
rents dans le peuple,
et sont seules autori-
sées par le gouverne-
ment japonais, qui
conserve comme reli-
gion d'État le *Shin-
toïsme* ou culte des
ancêtres (*Kamis*),
bien antérieur au
bouddhisme.

fait religieux sous le nom de Teki-Shin. Ce saint homme est, pour l'instant, l'hôte de Saï-Sabro. Va le voir. Il peut être utile au pays que vous fassiez tous deux connaissance. » Je suis donc venu. Or, tout ce que tu viens de dire, je l'ai entendu. Tu es le Kooboo et le Guioki de nos jours. J'ai eu l'honneur de voir Yorinori dans mon enfance. Je retrouve en toi la noblesse qui me frappait en lui. Serais-tu vraiment son fils ?

Teki-Shin, après s'être incliné profondément, répond en ces termes :

— Ma mère fut la concubine de Yorinori. Disgraciée pendant une grossesse, elle se retira dans un village, où elle devint l'épouse du malheureux Tchoské. Je naquis bientôt; mais ma mère mourut en couches. Si bien que nul ne pouvait dire de qui j'étais fils. Je l'ignorerais encore si le sage Taï-Shin, mon maître, ne m'avait révélé le secret de ma naissance en même temps que le trépas de mon illustre père. Yorinori est mort dans le nord du Japon, à Mitzinokou. Si personne n'a jamais su le lieu de sa sépulture, c'est que Taï-Shin avait recueilli les ossements du défunt. Je les lui demandai. Il me les donna.

Yochitatz recula respectueusement :

— Yorinori, dit-il, n'a pas eu de bonheur dans les combats. Je le plains, et je vénère sa mémoire — bien que ce soit mon propre père, Saïto-Dosan, qui, l'ayant vaincu, ait usurpé quelque chose de plus général. Je ne les gar-

derai, toutefois, qu'à votre refus de les reprendre. Quittez l'état ecclésiastique, et je vous restitue le château de Tomita, siège du gouvernement.

— Merci, Monseigneur, reprend Teki-Shin. L'offre est digne de vous. L'accepter serait indigne de moi. Au reste, j'avais des frères qui ne se sont pas encore fait reconnaître. Peut-être un jour viendront-ils revendiquer leurs droits. Restez donc, jusque-là, dépositaire du pouvoir.

— Pourtant, s'écrie le prince, je tiens à vous donner une marque éclatante de mon estime et de mon admiration. Que puis-je faire pour vous ? Voulez-vous que je vous fasse bâtir un magnifique temple dans un domaine immense ?

— Je vous rends grâce, Monseigneur ! Cela non plus. Mais puisque vous m'autorisez à mettre votre bon vouloir à l'épreuve, souffrez que je vous supplie de m'accorder trois choses : — 1° la réparation du temple Kanayama-Hiko; 2° l'emplacement nécessaire pour inhumer les restes mortels de mon père et de ma mère; 3° la grâce d'un criminel qui se repent et que voici : Shoheï.

Yochitatz s'empresse d'accéder aux vœux du bon prêtre, et ne quitte pas la maison avant de lui avoir renouvelé, sous toutes les formes, l'assurance du profond respect et de la haute vénération que lui inspire tant de sagesse et de désintéressement.

Teki-Shin exigea la tombe projetée aussi promptement

La dernière page du volume est consacrée à des réclames dont voici l'analyse :

« Recommandé expressément : Le *Tchin-Notio*, secret de famille, souverain pour presque toutes les maladies des femmes.

« Les pilules *Kio-Guoan*, d'une qualité tout à fait supérieure, font disparaître instantanément les coliques des enfants.

« J'annonce de nouveau l'un et l'autre de ces médicaments, bien que j'en aie déjà parlé dans le cours de l'ouvrage. On ne saurait trop insister en effet sur l'excellence de ces produits.

« Dépôt : — En face du grand magasin de Yomo, chez Fakisava, droguiste.

« Le lecteur me pardonnera d'abuser de sa bienveillance en annonçant ici — à la prière de mon ami Tachima — qu'il met en vente un choix considérable d'éventails, pour lesquels j'ai fourni les poésies. »

que possible. Il prit soin également de faire enterrer Okoma par Shoheï dans le sépulcre enchanté.

Et pour aller jusqu'au bout dans l'accomplissement de ces funèbres devoirs, il célébra un grand *segaki* : cérémonie qui se compose, comme chacun le sait, de longues prières dites pour les morts et d'aumônes en nature faites aux vivants.

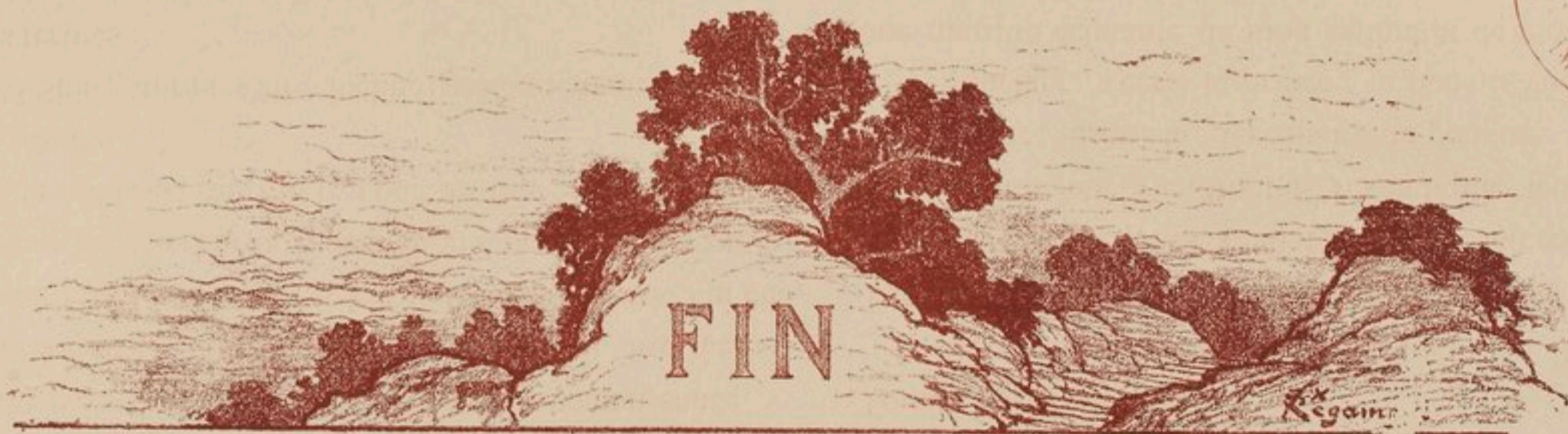
Mafouzi, Kizo et Shoheï se firent raser, et devinrent les disciples fervents de Teki-Shin. — L'ancien marchand de bois avait fait auparavant l'abandon aux pauvres des derniers débris de sa fortune. Il guérit dès lors rapidement de sa lèpre.

Depuis, tous les survivants de cette histoire vécurent parfaitement heureux.

C'est à partir de cette époque que le pont de Sakaï est devenu le pont de la Concorde, seul nom sous lequel on le connaît aujourd'hui.

Un dernier mot tout personnel de l'auteur japonais :

« Longtemps après les événements ci-dessus décrits, une série d'aventures analogues s'est reproduite : elle a servi de thème à la chanson qui court les rues sur l'air de *Guidayoû*. Quant à ce livre, j'en ai recueilli tous les éléments dans la province même de Mino. Puis, en donnant un libre cours à la fantaisie de mon pinceau, je les ai contés comme on l'a vu. »



PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET C^{ie}

RUE GARANCIÈRE, 8.



Achévé d'imprimer le 30 novembre 1882.



ENCRE S TYPOGRAPHIQUES DE LA MAISON CH LORILLEUX ET C^{ie}.